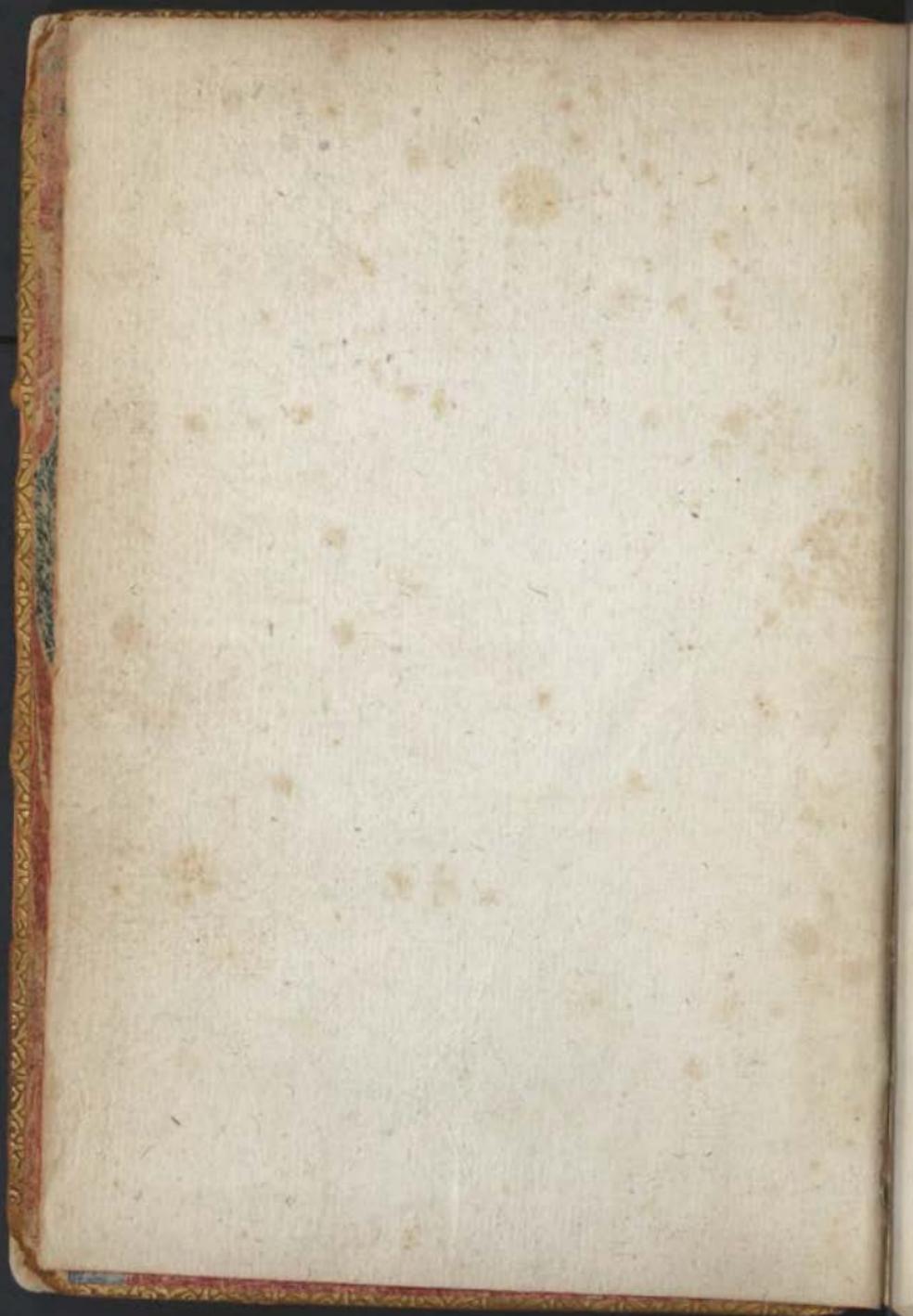


RE

6







卷之二

Y 6173.

Y 3960. ~~orange lanyard~~
8.B.

Y₂

12416

LA
CAMILLE DE
PIERRE BOTON,
MASCONNOIS.

*Ensemble les resueries & discours
d'un Amant desespéré.*

Salles.



A PARTS,

Par Jean Ruelle, demeurant ruë
S. Iaques, à l'enseigne
S. Hierosime.

1573.

Avec Priuilege.



AD CAMILLAM

P. BOTONI.

Ioannis Bonefoni⁹ Auerni Claromontani.

Epigramma.

Volscorum antiquus sanguis, generosa Camilla,
Gloria terrarum, deliciaeque poli:
Ipsa licet magno multum cantata Maroni,
Botoni excipias haec monumenta tui:
Qui nihil, aut si quid distant, hoc scilicet uno,
Ille tonat granus, dulcius iste fluit.

Ad P. Boton.

Epigramma.

Cum certum nuper sinuato terserat arcu,
Quod fixit telum corde Camilla tuo,
Purpureus factio non fluxit vulnere sanguis
Verum Castaliæ vena perennis aquæ.
Cuius se fundens immensos vnda per amnes
Vatibus æquauit flumina clara suis.
Sicque tua aeternum lauri mirthique virescent,
Quas tua inexausto vulnera fonte rigant.

I. R. L.

A. 4

Sonnet à P. Boton sur sa Camille.

Ainsi qu'aux prez Latins l'Amazone Camille
Portant le meurtrier arc, & la trait inhumain
Faisoit sentir à tous la rigueur de sa main,
Et terrassant plusieurs, fendoit la troupe hostile.
Tout ainsi (mon Boton) ta Nymphette entre mille,
De ses yeux enflammés darde le trait hauatin,
Par lequel de chascun elle creuse le sein,
Et terrasse à ses pieds la troupe iuvenile.
L'Amazone à la fin sentit le trait vainqueur
Du Frigien Frans, luy transpercer le cœur,
Et l'Albâtre briser de sa blanche mammelle,
Ainsi (mon cher Boton) par le trait de tes vers,
Ta Camille verra ses doubles flancs ouuvers
Et ton miel percera sa poitrine rebelle.

A. Morisot Dijonnois.

Sonnet sur la Camille de P. Boton.

CEluy doit à bon droit craindre la mort, l'envie,
& qui les immortels, n'ont voulu présenter
Pour d'un espoir trompeur son désir contenter,
Que le cours incertain d'une caduque vie,
Mais mon Boton de qui la docte Poësie
Le fait vivre deux fois, se pourra bien vanter,
De ne craindre l'envie, ou la mort redouter,
Puis qu'il a d'un tel art la doctrine choisie.
Car quand le temps viendra, que son heure dernière,
Le contraindra passer la barque marinier,
Ses escrits demeureront témoin de sa valeur.
Puis cent siecles passéz sur les bords de la sene
Heureuse on nommera ceste Lyre ancienne,
Qui saent si doctement exprimer sa douleur.

I. Girard. Berruyer.

P. BOTON,

Au Lecteur.

 Liamais aage du monde eut be-
soin d'vn Eraclite, & d'vn De-
mocrite, de l'vn pour deplorer
ses misereres, & de l'autre pour ri-
re ses folies. Certes celuy auquel nous som-
mes en a grandement affaire, veu que les
actions humaines sont si deplorables & ca-
lamiteuses, les meurs des hommes si sottes
& comblées de toute vanité, que la moin-
dre des folies qui regnent en ce temps sur-
passe les plus grandes de celles, qui iadis
excitoient à rire ce grand moqueur Abde-
rite: Voila pourquoy nous voyōs les hom-
mes si superbes & aueuglez en leur folie,
qu'ils ne considerent milles calamitez leur
pendre au dos, & ne voyent les affaires mō-
daines si abiectées sous la vilité des lamen-
tables infortunes, qu'elles tariroient les lar-
mes du pleureur Ephesien, qui au lieu d'en
prendre quelque compassion plustost de-
passionneroit: Et combien que les misereres
& folies des hommes semblent marcher
d'vn mesme train, si est-ce toutes-fois, que
l'eurs sottises esclauent tellement le iuge-

E P I S T R E

ment d'vn chacun, destroussent & aveuglent la raison & la cognoissance des vertus de l'esprit humain, qu'ils ne nous permettent tourner le visage derriere, pour veoir comme l'une & l'autre fortune font danser noz affaires, les promenans dans l'inconstante carolle des soudaines mutations & aduersitez inesperées, qui nous suivent de si pres, que ie ne scay laquelle chose de cesdeux est plus digne d'estre mocquée ou plorée. Je suiurois l'opinion de Seneque le Philosophe, qui approuue plustost le ris de Democrite, que non pas les larmes de l'autre, pource qu'il y a plus de plaisir à rire les folies de quelqu'un, que non pas s'amuser à tousiours se lamentter & contrister de chose qui ne nous touche en rien, si ie ne craignois, que la folie de ce temps qui est si grande, & qui forligne les marges de raison & d'honesteté ne feit croistre demesurément le ris de Democrite, qui pour ne pouuoir egaller par son ris les folles menées de ce monde, & pour n'y garder point de mediocrité, à la fin luy mesme deuiendroit aussi fol ou plus que les autres. Car qui est celuy qui pourroit assez admirer les puerilles entreprises de tant de sottes testes, qui façonnent en

leur esprit milles idées, à l'imagination des-
quelles ils se font grands, & telles grādeurs
ressemblent aux empoules qui s'enflent sur
le dos des ondes molles , que le vent d'un
seul soupir emporte en l'air. Et qui pour-
roit endurer l'austerité de tant de front
sourcilleux , qui sous vne maiesté Cato-
nienne , & sous la robe de celuy , de qui la
sagesse fut iugée par l'Oracle Pythien, veu-
lent estre veuz sages, se meslent de mettre le
nez par tout, & sous vn bransler de teste de
censurer toutes choses , qui toutes-fois le
plus souuent se treuuent les plus empes-
chez à rien faire? Je dis cecy non pas d'affe-
ction que i'aye de reprendre les vices qui
courent pour le present , & qui sont autant
cheris & accollez des hommes, que les ver-
tus sont haïes & eslognées de leurs meurs
vitieuses: mais de peur que i'ay que ce mien
liure ne porte sur son foible dos la lourde
charge du iugement mal sain de quelqu'un ,
qui du premier coup condamnera mes fol-
lies, sans regarder les siennes , & sans penser
qu'il est aussi fol ou plus que moy, & sans au-
cune consideration mesurera ses ieunes fol-
lastreries , à l'aune de la sottise & lourdesie
de son iugement, & me dira auoir esté trop

E P I S T R E

cupide de gloire , de mettre si tost en la
main d vn chacun pour en gouter ce fruit
verd, non encor paruenu à maturité, qu'on
deuoit longs temps laisser meurir sur l'arbre
sans l'arracher si tost. Je respondrois à tel-
le sorte de gens, si ie ne les estimois estre de
ces nouueaux Quintils pedantisez , qui se
pensent estre quelques choses, pour sçauoir
dire deux ou trois triples latines entrecouppées
de quelque vieux mot Grec, que l'visa-
ge & non le labeur à fricassé dans leur me-
moire , & qui se plaisent d'vn etrogne rou-
ge comme escarlatte, d vn front barbare &
maiestatif, & de parolles braues, à estonner
l'esprit pour eux d'vne noble ieunesse, qui
employeroit mieux son temps sous des
charretiers, que non pas sous tels masques
de vertus, lesquels i'entens desia gronder, &
croasser contre moy ce proverbe, *Canis fe-
stinans cæcos parit catulos*. A quoy ie satisfe-
rois si ie ne les estimois asnes & indigues de
moy & de mes responses , non que ie m'at-
tribue tant, mais que ie les estime si peu,
que si tout le monde les cognoissoit com-
me moy, (ie ne parle pas de tous , mais des
plus rogues) il les iugeroit avec moy n'estre
dignes de marcher sur la terre , ny de leuer

A V L E C T E V R.

les yeux au ciel, tant ils sont inéptes. Mais c'est trop se desuoyer du sentier encommencé (Amy Lecteur) pour chose qui ne le vaut pas. A toy maintenant ie parle, comme à celuy qui enrichi d'un noble esprit, & preueu d'un sain iugement, vsera de moins rigueur enuers moy, qui te presente ce liure, en attendant mieux, & sous esperance seulement de quelque meilleure chose, te priant de faire comme le iardinier, qui conçoit vne bonne esperance de cueillir le fruit de ses arbres plantez dans son verger, lors qu'il veoit au commencement de l'esté la bonté & température du ciel, fauoriser la nature de la terre à faire blanchir l'arbre de milles fleurs, qui sont seulement messageres du fruit qui les doit suiure, aussi ne faisant encor' qu'entrer en l'Auril de mes ans, si ie fais maintenant monstre de quelques premiers fruits de ma ieunesse, qu'on ne les prêne pas pour vrais fruits, mais pour fleurs qui ne dureront long temps sans se flestrir: toutes fois qui seront comme petits auancoureurs de quelque meilleure chose, estant imbu & fauorisé du sacré aér des Muses, qui me poussera à entreprédre choses plus grandes & serieuses, que non pas ses Amours,

E P I S T R E

que i'auoys deliberé, suiuant le precepte
d'Horace, faire confire dans mon coffre
sous la chaleur de neuf Soleils, mais la folle
entreprise d'aucuns de mes amis, à qui i'a-
uoys communiqué ce mien petit labeur, à
disposé de mes desseins, les baillant au lieu
de les veoir, à l'Imprimeur, qui l'a eu plus
tost couché sur la presse, que ie l'aye sceu,
Voila pourquoy ce liure est si manque de
vertu, qu'il y a tant d'imperfections & de vi-
ces, soit en la prose, soit aux vers & à l'orto-
graphie, qu'Argus ny verroit rien, ce qui me
fait penser, que tout homme de bon iuge-
ment m'excusera, sachant qu'il n'y a point
de ma faute: & celuy qui s'amuse plustost à
reprédre le vice d'autrui, qu'admirer ses ver-
tus, si d'aduenture il me lit, ie n'ay pas peur
qu'il me morde, voyant bien ce qu'il en fait,
n'estre fait que par vne enuie & ignorance,
qui aguise le bout de ses dens à mordre vn
chacun, & le fait iapper cōtre l'honneur des
plus grands. Si l'on dit que i'ay employé
mon temps à escrire choses qui peuvent of-
fenser les oreilles pudiques d'aucuns, &
qu'en ce i'ay grandement failly, ie respons
qu'en tout ce liure vn Amour chaste est tel-
lement depeint, que le vice rougiroit aupres

AV LECTEUR

de telle pudicité, & ay esté si sobre en ces Amours, que l'on n'y trouuera mot qui ne soit honnesté: Et puis? qui m'empeschera sous le nom de Camille, de cacher la vertu, à laquelle deuant que pouuoit paruenir, il nous faut endurertant de trauerses: que si ie me monstre quelque peu passionné, c'en'est autre chose que l'aspreté du chemin, qui me cause telles affectiōns: & sous les æfles de ce petit Cupidon, qui ny verra vn ardant vouloir, qui inspire faintement noz courages, à dresser noz pensées sur le ciel des fantasies, & là prendre le patron des plus belles vertus qui y logent? Ainsi me seruāt de telles inuentiones familières à ceux de nostre aage, i'ay fait ce liure, qui seroit bien autre, s'il m'eut esté permis y mettre la dernière main, mais puis que le ciel ne m'a point voulu fauorisir de ceste grace, puis que les hommes, & mes amis m'ont manqué en fidelité, ne leur bastant de m'auoir fait tel bond, sans m'estrener encor' de milles brocards: Ie te prie (Amy Lecteur) estre celuy d'entre tous qui me fauoriseras, & mesureras ce mien œuvre, non à la capacité & grādeur de ton esprit, mais à l'imbecilité du mien, & pauureté de mes inuentiones, esti-

EPISTRE AV LECTEV.R.

mant ce que i'en ay fait, l'auoir fait, non pour gloire, ains pour mon plaisir, estant la moindre de mes estudes, laquelle deuant que condamner, tu prendras, s'il te plaist, cest Adieu, duquel ie composeray le discours de ceste Epistre, te donnant autant de saluz, que de fois en lisant ce liure tu excuseras les imperfections qui y sont.

Fin de l'Epistre.

Ad suam Camillam
P. Boton.

*Ande lucidulos tuos ocellos,
Pande flammeolos, Camilla, soles,
Clarae pande Pharus faces gemellas,
Huic meo & pariter tuo libello,
Nani per mare turbidis aquarum
Audax montibus, En manus, Camilla,
Tende nunc geminas potes quæ ocelli
Aspectu, tumido imperare ponto
Et rates vitreo in mari natantes
Ad littus reuocare portuosum.*

CAMILLA.

*Sunt quæ nauta solet vocare prudens
Fausta numina, dñi poli marisque;
Luent Oebalydum domus micantes
Domus quæ superum faces gemellæ
Nautis prospera nuntiant Olympo:
Sunt dñi caruleo mari potentes
Qui fratrum Aolidum valent minaces
Flatus comprimere, & Iouis tonantis
Fulget dextera fulminis ministra,
Hos deos precibus vocare debes
Non me, quæ nequeo maris tumentis
Fluctus comprimere, ista sunt deorum
At nec sum dea nec potens aquarum.*

BOTON.

*Quam scitè loqueris puella docta?
Quanto hæc sunt cerebro, Camilla digna?
Ah! perita puella, an esse nescis*

Æquor ullum aliud, Thetis marina
Quam quod occupat? æquor ipsa vita est
In quo est scilla rapax, Charybdis atrox.
In quo sunt silices, canesque rauici,
In quo sunt miseris modis canore
Nymphæ, qua sicolis canunt in oris,
Quæ si sola potes domare monstra
(Hac nam sola potes domare monstra)
Tutum per mare iam meus libellus
Ibit, nec scopulos seueriores,
Nec monstrum Inuidia horridum timebit.

Tu regis latij sequuta turmas
Bellatrix Lyciam grens pharetram,
Fugasti Phrygij ducis phalanges.
Praclarum Italidum decus Camilla,
Nunc tot dira ne quis domare monstra?
Frenare Inuidiam ne quis loquacem?
Nec voces superare Zoliorum?
At maiora potes: Quid ergo cessas
Erranti dare mi manus salutis?

C A M I L L A.

Quid? quod ferre animus meus recusat
Hoc cessare vocas? tenella mi mem?
Meæ delicia, mei lepôres,
Corculumque meum, meus poëta?
Quid est quod faciam? meos ocellos,
Meas & faculas, meosque soles
Vis pandam tibi per salum natanti?

B O T O N.

Illas pande preior fates micantes.
O soles gemini meæ Camillæ!

Soles hospitium Dei volantis
Soles hospitium deæ Diones,
Paphum sola domus deæ colentis,
Trium sidera bina Gratiarum:
Fac ut te videam Camilla totam,
Tuos cernere crispulos capillos
Fas sit, & roseam videre frontem,
Ardentesque oculos mihi minaces,
Fac tuas videam genas gemellas,
Genas, quæ niveo micant colore,
Genas, quæ rubeo rubent colore:
En adjunct rosea illa labra, totas
Quæ spirant Veneres Cupidineisque
Et totas Charites, Iocos, Lepores.

O meæ capitùs columna Nymphæ,
Rotunda, ô Paphij columna Amoris,
Colla eburnea, colla mollicella,
Colla lacteola meæ Camillæ,
Quando vos gemino premam lacerto?
Quando vel geminis sororiantes
Papillas manibus meus licebit
Tractare? O mea mens, mei lepores:
Meæ delicia, mei furores,
Mea amicula, corculum meumque,
Mea blandula, mel, suauitates:
Quid Camillula? quid mei labores?
Quid solatiolum mei doloris?
Mea spes, Charites meæ, iocique
Et meæ Veneres, Cupidineisque,
Quid? te, blandula, dum cano canendam,
Te Camillula dum voco vocandam:

Te Camillula dum sequor sequendam,
Fugis: sola meásque cantiones
Respūs? miseros Amor, Venusque:
Suos ludere sic solent amantes.

POETA DE SEIPSO
& Marone:

Epygramma.

Virgili vita priuārat Musa Camillam,
Musa illi vitam sed mea restituit.
Magne Maro, huius dī pro vita & morte dederunt
Premia iusta tibi, premia iusta misi.
Eximij ante operis finem, tua fata tulerunt
Propterea, atque aliter non moriturus eras.
Vincere quam feci, terra cæloque locaui,
Menecat, atque mori me iubet ante diem,
sentimus laesi audaces sic numinis iras,
Cum cadis arte deæ, cum cado Marte dea.
Nunc nihil est cecidisse: olim at cecidisse iuabit,
Audiet hæc Stigij cum vaga turba Dei,
[Manibus hoc referes telo cecidisse Camilla]
Sic tua Musa canit, sic mea Musa canit.

SONNET.

Dessus l'autel d'une humaine Déesse
J'appens mon cœur avec ma liberté,
Je laisse aux pieds de sa sainte beauté,
Honteusement escouler ma jeunesse.
Depuis le temps que je l'ay pour maistresse,
Je ne suis plus celuy que j'ay esté,
Amour me change & au lieu d'un esté,
Dedans l'hiver me met de sa tristesse.
Doncs n'ayant point ni liberté, ni cœur,
Fable future au vulgaire moqueur,
Je ne suis plus qu'une parlante idole.
Qui pour monsttrer que je suis Amoureux.
Porte toufiours les larmes dans les yeux,
La honte au front, en bouche la parole.

B

SONNET AVX
Nymphes Masconnoises.

Vous qui au bord de la Sone argentée,
Qui de cent plis s'escoule mollement,
Faites au soir compasser rondement,
Le bal égal d'une danse menée.
Si Cupidon a fait dans vous entrée,
Je vous supply d'escouter le torment,
D'un qui trop ayme, & de veoir l'ornement,
Et les rigueurs d'une par trop aimée.
Ainsi faisant, Nymphes quelque pitie,
Pourrez auoir de la ferme amitié,
Dont la vertu s'ombrage d'une angoisse,
Qui fait mourant, que ie vis bien-heureux,
Puis que mon mal n'est point si malheureux,
Qu'ouy ne soit de l'onde Masconnoise.

LA CAMILLE

DE P. B. M.

AVEC

Les discours & resueries d'un amant desespere.

DAVRORE aux cheueux d'or,
 ayant ia couronné d'œuillets
 blancs les temples grisons ~~du~~ ^{bon vieillard}
 monstre de soy par les plaines ~~Tithon, faisant~~
~~bon vieillard Tithon,~~ faisant
 arées de l'Orient, & tapissant les campa-
 gnes du vuide de milles fleurettes & guir-
 landes de diuerses couleurs & odeurs, al-
 lumoit le flambeau du Soleil, qui monté
 sur sa charrette dorée attelée par vingtqua-
 tres damoiselles filles du Iour, detachoit
 les estoilles de la voulte d'Olimpe, estallant
 le voile blanchissant de sa lumiere sur la
 terre vniuerselle: Quand triste encores de
 milles soins qui m'auoient accompagné la
 nuit passée, & studieux de meslongner du
 lieu, où Amour auoit coustume de me ten-
 dre ses rets, pour m'enfermer au labyrinthe
 des ieunes soucis amoureux, & m'escrire au
 catalogue de ceux, qu'il traite comme mi-
 serables esclaves, se paissant de leur cuer,
 l'ayant premierement vené dans la carriere

LA CAMILLE.

des erreurs depassionnées, ie m'eslongne le plus loing que ie peus de la compagnie des hommes, où Cupidon comme dans vne forest pourchasse les cueurs humains, & leur dressant milles embuscades les enrête dans le crespe des plus belles beautez qui se treuuent, & vins à entrer en vn solitaire lieu, où ie deliberay me rendre pour tout iamais Hermite de ce Dieu Paphien, voulant par abstinençe purger ce grand peché que i'a uois commis, quand trop audacieux ie vins à regarder les deux Soleils, qui de leur trop grande clarté esblouïrent mes yeux, & captiuèrent ma raison, & non content de ce, admirant la beauté diuine qui est en vne humaine personne, ie me haussay si haut que d'y vouloir aspirer: mais las! elle ne sachant pas combien est nul & fraisle le iugement de l'esprit humain: & ne considerant combien est vaine & inconstante la flotte des desseins des hōmēs, sans aucune misericorde me meit si bas, que depuis ie n'ay pas eu le cuer de me releuer, ny la constance de soustenir telle fortune: Parquoy ie fus constraint de faire comme le ieune Toreau, qu'ores on voyoit sauteler librement d'un pied follastre par la plaine: quand voicy le

laboureūr, qui iette sur son col d'vne main
rude la griefue pesāteur du iouc, qui luy fait
malgré soy baisser la teste, & le constraint de
tirer desormais après soy milles peines avec
autant de maux, il roule de tous costez la
prunelle de ses yeux allumée d'ire, & impatient
tasche par tous moyens à secouer le
iouc de telle seruitude, iusques à tant qu'il
en veoit venir vn autre mettre son col des-
sous le même fais, ainsi le iouc luy estant
plus leger pour auoir compagnie en même
malheur le supporte plus patiemmēt qu'au
parauant. Ainsi moy, à qui le iouc Idalien
n'auoit iamais fait baisser le col sur terre,
quand premierement ie fus asserui sous sa
captiuité, ie deuins si impatient & ennuyé
de viure, que peu s'en fallut, voyant les
cruaitez & tourmens que i'estois constraint
endurer pour vne seule beauté que ie ne
deliasle mon ame des liens de ce miserable
corps, pour chercher autre hostellerie que
celle de ce monde, & l'enuoyer plaindre là
bas, & se lamenter sous les forests Mirtines
du martire qui tousiours m'exerce pour
des perfections diuines, qui apparoissent
en vne humaine personne: mais Amour
n'ayant point tant suborné mes sens, ny

LA CAMILLE.

desrobé ma raison, qu'il ne m'en restast encores quelque peu, pour pouuoir discourir sur l'inconstance & folie des affaires mondaines, quand ie veis tant & tant d'hommes, à qui l'alteration d'Amour causoit la mesme fieuré dont mon esprit estoit malaide, lors ie changeay de conseil, & de façon de faire, & combien que la vie m'estoit fort grieue, toutes-fois le tourment, que i endurois pour voz beautez en vous aimant, (à vous maintenant i'adresse ma parole) commença à m'estre si doux, que ie ne trouay plus rien agreable, sinon le malheur où i'estois pour vous. Et l'esperance qui prolongeoit ma vie avec quelque contentement de la peine que ie prens en vostre service, n'estoit autre sinon de tousiours souffrir, & de pouuoir pour vous quelquefois heureusement mourir: Donques accompagné de ce seul soulas, voulant delaisser le monde pour plus saintement & parfaictement contempler voz beautez. le me trouay en vn hermitage où ie pense que les saints peres, qui pour la sainte vie, & par la continence & solitaire religion, en laquelle ils vesquirent anciennement, se promenoient maintenant es vergers bien heureux de Pa-

radis, ont demeuré tout le temps de leur vie, tant ce lieu là est propre pour ceux qui desirerent ne souiller la saincteté de leur pied dans le bourbier vitieux des pechez de ce mode. O vous, qui d'un celeste regard, que ietterent sur moy les subtils mouuemens du cristal de voz deux yeux, ou bien astres attachez au ciel de voz plus belles beautez, allumastes tellement mon pauure cuer, qu'à grand peine toute l'eau d'amour suffroît à l'estaindre, si la douce & tendre rosée de voz faueurs, n'attiedit quelque peur l'ardeur de ceste flamme, de peur qu'à la parfin elle ne reduise mon corps en cendre. Vous qui fustes la premiere cause pourquoy ie visitay ce solitaire lieu, reconduisez y mon esprit, à fin que l'on sache que y voulant endurer pour vous, pour vous qui ne le pouvez cognoistre, le rencontray fortune qui fait tourner visage à mes desseins.

A tant ie me trouuay ayant beaucoup cheminé en vn lieu, qui n'est point regardé des yeux du peuple, fort retiré de la voye commune : où i'estime qu'Amour, Venus, les Graces, les Muses, Phœbus, & toute la brigade des Nymphes de Diane font leur seiour. Car soit qu'au reueil du flam-

LA CAMILLE.

beau de la iournée l'on y regarde d'vn costé
vne forest, qui des le pied d'une montagne
ombrage la moitié de cest hème, d'où l'on
veoit partir l'Aube du iour, qui escoute les
lamentables regrets de son mignon Ce-
phale, & où s'arreste le plus souuent Diane,
y pensant trouuer Endimion, où l'on enté
la piteuse vois repercuſſie d'une miserable
Deesse, qui interrogue le pelerin s'il a point
veu le damoiseau Narcisse, se complaignat
de sa superbe cruaute, soit que d'un autre
costé l'on y voye vn antre Thespien, qui
d'une gueule beante recelle souuent les
Nymphes qui fuyent & l'ardeur du So-
leil, & l'impudique baiser d'un follet Saty-
re, dont l'ouuerture est tapissée d'une mous-
se agreable à l'œil, que le printemps fait
tousiours verdoyer : Soit qu'on dresse la
veue sur la marine où l'on veoit vn haut ro-
cher enté iusques dans l'espesſeur des nuës,
ou l'on diroit estre l'escole de Phœbus &
des Muses : faisant ruisſeler de son pied vne
fonteine, dont le Cristal ne roule moins
saintement sur la plaine, que pourroit faire
l'onde Aganippide, ou celle qui a pris son
nom de la Nymph Dirce : ou bien que le
clair argent de la fonteine d'Acidalie, où

les Charites ont de coustume, auant qu'atteler le chariot de Cytherée, lauer leur beau sein d'Iuoire, & leur tresses blondes, & soit qu'au bas d'vne petite montagnette qui commence à se fondre en plain champ l'on y voye les prez tousiours verdoyans, dont l'esmail d'vne infinité de violettes & de fleurs caresse l'appetit de l'œil à le regarder plus songneusement, & les conuie à la fin de ne chercher ailleurs autre demeure, ceste cy estant plus aggrefable sans comparaison, que les champs Aoniens aux Muses, & les iardins des Hesperides, bref soit qu'en general l'on contemple l'assiette de ce lieu, Ie n'estime point homme de si peu de iugement ny si grossier, qui ne diroit là estre l'antique Paradis terrestre, où nostre premier pere Adam flottant nouuellement sur ceste mer humaine, fut enchanté par les Cantiques mielleux d'vne douce & cauteleuse Syréne : Là donques deliberant de miserablement finir ma vie, ie regardois cet antre comme sepulchre futur de ce pauvre corps: tantost ie leuois les yeux au ciel comme vers celuy qui seroit seul tesmoin de ma misere; ores parlant à l'air : Helas pourras tu bien receuoir tous les soupirs qu'A-

LA CAMILLE.

mour me fera soupirer ardemment pour
les seueritez d'vne beauté cruelle? Pourrez
vous bien (ô forestz) entēdre mes cōplain-
tes, sans auoir aucune pitié de mon mal-
heur? & vous rochers, qui d'vn superbe
front voisinez les Astres , mes larmes ne
pourront elles point amollir & attendrir
l'aimant de vostre nature ? Ainsi parlant,
raui d'vn extase amoureux , ie vins à vcoir
sur lebord d'vn petit ruisseau vne ligne de
tendres ormeaux, alors sur l'escorce du pre-
mier i'engrauay ce sonnet, avec sept lettres
indices du nom de la beauté qui me tue.

Croissez petits ormeaux , & dedans vostre escorce
Faictes croistre avec vous le nom de la beauté,
Qui me fait & languir m'ostant ma liberté,
Et mourir, lors que plus de viure ie m'efforce:
Croissez petits ormeaux, sans point sentir l'entorce,
Du Cyprien Archer , & quand la cruauté,
Dem' amour m'aura mis sur le fleuve Lethé,
Ayant sur moy monstre combien pouuoit sa force.
Ormeaux ne laissez pas de croistre, & que tousiours
Dans vous en quatre vers on lise mes Amours:
Cecy fait vn amant qu'vne opinion folle
Amena dans ce lieu quand plus estoit martir,
Et quand plus il vouloit pour des beautéz souffrir,
Mourant sur le patron d'vne cruelle idole.

Vous eussiez vcu l'æsle d'vn mol Zephir,
cuenter & feuillcter doucement chasques

fleurs qui estoit en ceste belle prairie , dont l'aleine souspiroit vn doux murmure , qui ne parloit autre chose , sinon : Icy regne Venus , accompagnée de son petit enfant Amour . Là les roses , les œillets , les lis , qui on- doyoient sous la legere nuë de ce petit vent , sous qui possible Amour se cachoit , sem- bloient estre eschauffées de son feu , se pliant l'vne sur l'autre : & les petits arbrisseaux qui d'vn autre costé estendoient leurs rameaux verdoyans les vns sur les autres , sembloient véritablement languir & brusler sous vne mesme flamme passionnée d'vne Amour mutuelle : là tout ne souspiroit rien que l'a- mour . Mais moy qui n'imaginois en l'esprit finon que les beautez de ma Dame : quand ie regardoys ses arbrisseaux s'embrasser lvn l'autre ; & iouir tacitement de leurs amours , regardant le ciel & la terre ; ainsi ie recom- mençois mes lamentations . O prez , fleurs , arbres , feurs & fidelles secrétaires des flam- mes amourenses , qui me font vomir vne nuée de soupirs , de combien est meilleure vostre condition que la mienne ? Car soit où que le Soleil estende la lumiere de ses tresses blondes , ou soit qui les laue dans la fontaine des Nymphes de l'Occéan , vous

LA CAMILLE.

iouissez tousiours chacun de vostre partie,
& ne vous absentez iamais lvn de l'autre,
ayant pour Cupidon vn Zephir qui tousiours
vous eschauffe & inspire dans vostre
nature vne chaleur amoureuse. Mais moy
soit que l'Aurore s'amuse à refrizoter les
temples fleuriz de son antique mary, soit
qu'elle face rougir le ciel d'vn front de ro-
se, ou soit que la vouste des Dieux de mil-
les flambeaux commence à œillader la ter-
re, tousiours ie sens sur mon dos vn monde
de desplaisirs & de fascheries : tousiours
Amour me tourmente, & se plait à exercer
sur moy sa force & sa valeur, me separant
d'avec celle qui a mon cuer, le faisant er-
rer au labyrinte de ses beautez. Amour
pourquoy ayant mis mes desseins dans les
carières amoureuses, empesche tu leur cour-
se, de peur qu'ils ne paruiennent au but
auquel ils aspirêt ? quel plaisir près tu de se-
parer les cueurs des pauures amás pour plus
aisément battre le fusil de discorde, & faire
flamber entr'eux l'allumette des perpetuel-
les diuisions & dissentions ? tu me retires du
haure de Grace des beautez & faueurs de
ma Dame, & me iettes en haute mer, pour
faire hurter ma Nef cōtre les Simplegades,

ou la faire abismer dans le gouffre de Scile
ou de Carybde? Quâd plus le ciel des beau-
tez de ma maistresse est serain , tu me bou-
ches les yeux affin que ie ne le regarde ,
& lors tu me fais mourir d'vn desir de la
veoir, quand tu m'as separé d'aucel elle.

Ainsi ie prenois quelque soulas à faire ses
lamentations , car ie pensois que le ciel,
l'âer, la terre , & les ondes participeroient
de mes calamitez , ou pour le moins en au-
roient pitié : ainsi le mal qui me tourmente
me donnoit quelque tréue, estât porté sous
l'âsle de ceste seulle esperance. Iamais le
berger PolypHEME n'eut peu endurer la se-
uerité d'Amour, s'il n'eusse aucunesfois dâs
les antres de la montagne, qui charge le dos
du geant, qui es campagnes flegrees voulut
autre fois (tant il estoit aveuglé) escheller
le ciel , pour s'asseoir au saint siege de Iupi-
ter, d'vn chalumeau pastoral chanté ses pas-
fions avec les beautez & rigueurs de sa Da-
me Galattée . Aussi iamais ie n'eusse vescu
vne heure en ce desert , si ie n'eusse pris
quelque consolation à chanter les hymnes
que ie faisois en l'honneur de la beauté qui
m'auoit là conduit : & demeuray tousiours
en vn estat , resuant sur vn mesme penser,

LA CAMILLE.

iusques à ce que l'heure qui a le dixiesme
lieu entre ses feurs tenoit ia la bride des
cheuaux du Soleil: quand ie voulus aller me
plaindre sur les ondes de Neptune , qui fai-
soient leur pose au pied d'vn rocher non
loin de là quise dressoit iusques au ciel , &
pour plus estendre ma veüe sur les plaines
des eaux, ie deliberois y móter mais ie vois
au sommet vne Déesse , qui à son maintien
se monstroit estre la plus grande & plus ho-
norée de celles qui habitent dans les vene-
rables Palais des Dieux: elle estoit de sta-
ture asse's haute : elle auoit les cheueux qui
tiroient sur la couleur de l'or , & qui flot-
toient des le sommet de la teste iusques
sur le talon arrengez & entortillez avec
telle modestie, que l'art , & la Nature per-
droient leur esprit à les façonné plus gen-
tillement: dessus ses yeux apparoissoit vn
front large , qui ressembloit mieux à vn
Iuoire bien poli, où les Graces s'estudioient
à faire milles mignardises, que non pas à ce
que c'estoit :vn peu plus bas ses sourcis se
courboient si honestement , & avec telle
distance lvn de l'autre, que l'on eusse dit
estre deux fils de soye noire la couchez de
la main mesme de Dione. Que diray-ie de

ses yeux dont le seul regard esblouit ceux qui s'amusent à les contempler ? ses yeux estoient de diuerte nature, l'un piteux, l'autre seuere, l'un qui tue, & l'autre qui donne vie, subtils à se mouuoir, ou Amour trempe l'acier de ses sagettes, pour plus aisément entamer le cueur de ceux qu'il veut tourmenter: de là se mōstroit vn nez, qui faisoit vne petite diuision de deux iouës, qui estoit si bien compassé, & qui descédoit d'un tel fil, que l'enuie n'y trouueroit que mordre : ses deux iouës tomboient en bas si rondement avec telle égalité que rien plus, parsemées de fraîches roses, entremêlées d'un œillet blanc, qui detrouffoit la raison d'un chacun : ses leures estoient deux branches de coral, qui couuroient deux rangs de belles perles telles qui blanchissent au riuage Indien, où la mignardise faisoit cuire toutes ses douceurs & confitures: au bas apparoifsoit vn menton, que le ris & la beauté foussoient aux deux flancs, avec telle grace que tout homme en le regardât perdroit le sens & la raison : elle auoit le col aussi blanc que lait, où n'apparoifsoit nulle veine, bien arrondi & de bonne grace, comme pilier digne de ce venerable chef: son sein estoit tel,

LA CAMILLE.

qu'un albastre ou bien que nége, où se pomeloient deux boules de mesme couleur, finon qu'au bout chacune auoit vne petite fraise, qui sembloit se remuer sous l'appetit des affectiōs qui faisoit soupirer son cœur elle auoit les bras croisés, qui empescha que ie ne veis ses belles mains : la face triste, & sembloit se despiter en elle mesme, ores elle leuoit les yeux au ciel, tout soudain le soleil s'arrestoit, les astres attachez à la voute du temple souuerain des dieux, combattoient contre le iour, les nues se retroient à part pour mieux contempler & admirer ceste beauté, ores iettoit sa veuë sur les ondes, alors la mer deuenoit calme, tout le troupeau escaillé de Prothée sortoit de ses casēs & nageoit sur la cime des ondes avec tous les dieux & Phorcides habillez de robes de couleur d'azur pour la veoir seulement, & ores regardoit la terre, qui n'ayant point encore veu telle personne l'abilloit d'un prin-temps, & commençoit à tousiours reuerdir, les oiseaux se branchoient aux arbres les plus prochains de ceste Déesse, les bestes hostesses des forests accouroient toutes là, & les arbres mesmes remuoient leur tige, & s'approchoient d'elle : bref rien n'estoit

n'estoit en ce monde, qui ne l'admirast, comme miracle nouveau, elle faisoit rouler de ses yeux de petites boulles de cristal, qui arrousoient sa face, & tōboient iusques dans le sein, & mesla ses pleurs aux pitoyables accents de telles lamentations, entrecoupées de maints soupirs.

*Ah petit Dieu! que tu me fais de peine,
Soit que le jour sa clarté, nous rameine,
Soit que la nuit qui monstre ses flambeaux,
Traine apres soy d'Hecate les moreaux
Touſiours touſiours ta beauté me fait guerre,
Et le desir de te veoir tant m'altére
Que ie ne puis ceste foëf estançher,
Si tu ne viens pour ma langue arroſer,
De ton Nectar, ou si tu ne m'abreues,
De ce douſ miel, qui eſt dedans tes leuures.
Si tu ſçauois comment ie te pourſuis,
Si tu ſçauois quelle dame ie suis,
Tu voudrois bien à mes vœux condescendre,
Mais las! cruel tu ni veux point entendre.
Escoute moy, ſi a quelque pitié
Fleſchir ſe peut ta trop fiere beauté,
Ie ne suis pas une personne humaine,
Ie ne suis pas Nymphe d'une fontaine
Ni de ſes bois, & ni ne fends l'argen
D'un tour de bras du viellard Occean,
Mais bien ie suis déeſſe la plus grande
Qui ſoit au ciel, déeſſe qui commandé*

LA CAMILLE.

Aux chans de l'air, dont cruel, tu nourris
Ceste beauté, qui fait tant de soucis,
Naistre dans moy, qui comme de viperes,
Quant ilz sen vont me comblent de miseres,
Me font mourir, & dans un petit feu
Font consumer ma vie peu a peu,
Ainsi, ingrat, tu fais trepasser celle
Qui te fait vivre une vie mortelle,
Tu ne scaurois sans la vertu de l'air,
L'ame vitale un moment expirer,
Et si tu fais de ce ciel la maistresse,
Tu ne scais pas que ie suis la deesse,
Qui ay pour frere & pour mari ce Dieu,
Qui fait pallir ayant dardé son feu,
Le genre humain & esloche la terre,
Quand irrité ses foudres il desserre,
Et tu ne scais (& ne le veux scauoir)
Qu'ay delaissé ce celeste manoir,
Pour ton Amour: si quelqu'une déesse
Pour sa grandeur, merite estre maistresse
De ta beauté, certes autre que moy,
L'on ne verra qui soit digne de toy.
D'un Adonis la belle Cytherée,
Dans les vergers de Gnydefut aymée,
Cybelle fut aymée d'un Atis,
Aussi le fut, Galathée d'Acis,
Tous petis dieux, qui auoient pour maistresses
(Sans nul desdain) ces trois hautes déesses,
Ilz aimoient mieux à la diuinité
Faire l'amour qu'à l'humaine beauté,
Celle qui est la plus belle en ce monde,

Seroit là haut dite la plus inmonde,
 Et la plus laide, & la plus vieille au pris,
 De celles qui sont en ce diuin pourpris,
 Et quant à moy ie n'estime estre celle,
 Dessus le ciel qui soit plus que moy belle,
 Qui soit plus braue en richesse & grandeurs,
 Et qui tousiours reçoive plus d'honneurs,
 Et toutesfois mon amour tu mesprise?
 He! quel profit de ma despouille acquise
 Remportes tu? he! quel plaisir prens tu,
 Dessur mon cœur demonstrar ta vertu?
 De me fuir? m'ostant toute esperance,
 De toy iamais d'auoir la iouissance?
 Quoy? que l'union qui marche sur les cieux,
 Premiere apres son frere entre les dieux,
 Royne du ciel, Déesse qui commande,
 Quand il luy plait à la celeste bande,
 Quoy? qu'elle soit mise à mespris tousiours?
 Les autres ont ioui de leurs Amours,
 Et toy l'union tu seras meprisée?
 Ha trop cruel! qui as ma destinée,
 En ton arbitre? he! veus tu dans ces bois,
 Que pour t'amour l'on entende ma vois,
 Qui ne pouuant iouir de toy, Narcisse,
 Faite autre Echo tousiours tousiours gemisse?
 Ne scais tu pas que ie merite mieux,
 Iouir de toy, que ces filles des dieux,
 De leurs mignons qui ont eu iouissance?
 Quand ie n'aurois que la perséverance,
 Qui continuè en toy mon amitié,
 Certes ie peux de ta fiere beauté,

LA CAMILLE.

Voir le soleil pour mon desir conduire,
Jusq'au sentier de t'amour où t'aspire,
Doute ne fais que tu ne sois plus beau,
Que cet Adon, ni que le damoiseau,
De Galathée, ou que cil de Cibelle
Mais bien? ie suis aussi plus qu'elles belle,
Plus reuenée, & qui merite mieux,
Qu'elles d'auoir un accueil de tes yeux,
Ingrat! Ingrat! tant plus ie te veux suiuire,
Tant moins ie suis pour courir à delire,
Et si tant plus que me sens approcher,
D'autant tu suis d'un pie visite & leger,
Ayant au dos des astes attachées,
Que y ont expres les Amoureaux collées,
Voula pourquoy tu suis legerement,
Mon amitié, las! sans sçauoir comment,
Ie ne suis pas une Nymphe ennemie,
Qui te poursuit pour te rauir ta vie,
Te faire tert, outrager ta beauté,
Un seul Amour (qui au cuer m'a graué
Ton beau portrait, Image de ta face,
Ton col de let, ta beaute qui surpassé
Toute beaute ton maintien & tes yeux)
Seul me constraint de te suiuire en tous lieux.
O Angelet, si tu me voulois suiuire,
Ie te ferois immortel au ciel viuire,
Et pour signal de ta grande beauté,
Tu serois fait un bel astre attaché,
Dedans l'Olympe, où ta sainte influence,
Benirois ceux qui prendroient leur naissance,
Quand tu lirois, les douant de beauté,

Plus que celeste, & d'une maiesté,
 Digne de toy, L'on ne verroit au monde,
 Beaute, qui fut à leur beaute seconde,
 Qui forceroient (comme porte ton nom)
 Les ceurs humains, plus fort que Cupidons.
 Je le sens bien, en endurant la force
 De ta beaute qui sur moy se renforce,
 Et à grand peine y puis ie resister.
 Vien donc, amy, viens ta l'unon baisér,
 Ne cache point sous ceste face belle,
 Vn dur refus, vne grace cruelle,
 Ne portes point vn rocher pour vn cuer,
 L'humanité retiens pour la rigueur:
 He! quel plaisir de vesir mourir vne ame
 Dans le fourneau de ton ardente flamme?
 He! quelle gloire, estce de triomfer
 De ciel qui vient de son gré se ranger
 Dessous le Ioug, qui n'asant nulles armes
 De son vainqueur a receu mil all' armes

Elle n'eut dit, que cōme desesperée com-
 mença a brosser les lieux plus sauverages de
 la forest, appellât par son nō son amy, lais-
 sant flotter à longues ondes ses cheueux
 sous les æsles molles des vents amoureux,
 qui s'ebatoient à qui mieux mieux esueille-
 roït ses trésses orines, moy qui tallonnois
 ses pas, ie la vis qu'estant ia recreüe d'un tel
 exercice se logea sous des arbres dōt la per-
 ruque verdoiâte aux larges fueilles donnoit

LA CAMELLE.

ombrage & fraischeur à ceux quē trauail-
loit l'ardeur du soleil, ses arbres n'estoit que
moyennemēt hauts, tellemēt que les fueil-
les luy tomboiēt sur le visage: elle qui auoit
le cuer remplie d'amour, ne se souuenant
plus qu'elle estoit, tousiours portoit en la me-
moire, celuy qui luy causoit tel accident, à
la fin engraua dans ces fueilles le mieux
qu'elle peut vn sonet duquel les quatres pre-
mieres lettres des quatres premiers vers
estoit le nō de celuy qui estoit son seul sou-
cy, & qu'elle estimoit estre le plus parfait
iouuenceau & mieux accompli de toutes
raritez que nature sçauroit choisir & trouer,
& que le soleil iamais regardast, & pour en
dire ce qui en est, sans amoindrir toutes-
fois l'honneur des autres, tant en beauté
qu'en meurs surpassé bien tous ceux de no-
stre temps, & l'aage auquel nous sommes
est biē heureux d'auoir sous soy fait n'aistre
tel comble de vertus, le sonnet estoit tel.

Rens moy mon cuer, rens moy ma libertē,
Oste moy hors de ta prison obscure,
Moy qui languis pour ta belle figure,
En me bruslant au rai de ta beauté.
Si tu as mis au fort de chasteté
Tous tes Amours, si tu as de nature,

Vn cruel cuer, vne poictrine dure
 Qu'on ne te puisse esmouuoir à pitie,
 Rens moy mon cuer, affin que toute entiere,
 Je meure en ioye, où ie viue en misere,
 Pour ton amour, où si tu le retiens,
 Traitte le mieux que tu ne m'as traittee,
 Lors ie verray qu'assez tu m'as aymee,
 si tu le mets dans tes plus deox lieux.

A Pres qu'elle eut engraué ses vers elle se fit tellement inuisible que ie ne sçay qu'elle deuint, qui me fit retourner en mon hermitaige, où ie trouuay deux bergeres, qui à leur maintien n'estoient point humaines: l'une estoit sage, & l'autre belle: toutes deux ressemblaient bien estre quelques Déesses du ciel, qui seroient venües sous cet habit de bergeres pour n'estre point conuës, en ce monde, l'une sappelloit Dionette, & l'autre Mineruine, elles estoient passionnées d'amour, & pour vous en dire la verité, discourroient sur le mesme sujet, que ceste Déesse, de laquelle i'ay raconté les affections: quād elles me virent furent toutes estonnées, & vn pourpre commença honteusement à peindre leur beau teint, qui les faisoit plus admirables: elles dispuetoient, qui meritoit mieux auoir pour com-

LA CAMILLE.

paigne, ce iouuenceau qu'elles auoient nour-
ry des le berceau, & mis au monde, affin
qu'en luy seul l'on peusse veoir toutes les
perfection & vertus qu'on sçauoit desirer
en vne noble ieunesse, l'vne disoit qu'elle
l'auoit nourry & enrichi d'un rare esprit &
de belles meurs: l'autre qu'elle l'auoit formé
dans le moule des plus belles beautéz qui
fussent en son celeste cabinet, & pour porter
Iugement sur telles contentions elles m'a-
pellerent puis Dionette la premiere com-
mença.

DIONETTE.

I E m'esbais comment tu oses, Minervine,
Debattre avecques moy qui suis mere à Cyprine,
Et qui ay pour neuau cet archer Cupidon,
Qui rotit d'un chacun le cœur de son brandon.

MINERVINE.

I e m'esbais comment tu oses, Dionette,
Debattre avec la fille au Dieu de la tempeste,
Qui ay fait abîmer vers les rocs Capharey,
Les vaisseaux du Locrois de dessouille chargez.

DIONETTE.

*En ce monde on n'estime vne chose estre belle
Ny sur le ciel la sus, si te ne la fais telle,
Et l'homme en l'univers ne veoit rié de nouveauau,
Si te ne le fais veoir comme admirable & beau.*

MINERVINE.

Dignette le lis se fletrit en vne heure

La rose blanche ou rouge vn seul soleil ne dure,
Ainsi la beaute tumbe, & beaute sans sç auoir.
Ressemble au vain portrait que nous rend vn miroir,

DIONETTE.

Mineruine, tu dis tout ce que tu veux dire,
S'vn homme est imparfait on ne s'en fait que rire
Et fuisse il encor vn sage Athenien
S'il nest courtois & beau l'on ne l'estime rien.

MINERVINE.

Ie fais d'vn homme vn dieu, & seulle ay la puissance,
De donner sainctement aux hommes la science,
Mere des bons espris, que ie fais quand ie veux
Delaisser ceste terre & escheller les cieux

DIONETTE.

L'esprit ne se veoit point, ses actions secrètes
Dans vn lieu separé obscurement sont faittes
Mais la beaute se veoit, les Rois & grans Seigneurs,
A la seulle beaute font mil & mill' honneurs.

MINERVINE.

D'autant plus que le corps, l'esprit vn chacun prisé,
Et d'autant sa beaute est chose plus exquise
La beaute fond en terre, & l'esprit à iamais
Ha la terre & le ciel pour eternel palais.

DIONETTE.

Paris estoit si beau que mesme iusqu'en Grece,
Fut coucher dans le lit d'une humaine Déesse
Sans estre refusé, car la seulle beaute,
Cest la Magie propre à faire vn amitié

MINERVINE.

Si Paris m'eusse creu, il n'eusse fait son pere,
Et ses freres mourir, ni ses seurs, ni sa mere,

LA CAMILLE.

*Illion fuisse encor, & la flamme des Grecs
En poudre n'eut broye les Troiennes citéz*

DIONETTE.

*La beaute seulle rend vne personne aymee,
Elle inspire dans nous l'amoureuse pensee,
L'Amour, ma Mineruine, est l'vnique soucy,
Qui loing de nos troppeaux nous fait venir icy.*

MINERVINE.

*Amour! Amour! pour toy je ne veois sur l'herbette
Sauter de mes brebis la troppe camusette,
Je n'en ay plus soucy, soucy tay de mon cuer
Que tu baignes dedans vne amere douceur.*

DIONETTE.

*Voila que cest qu'Amour, quand vne fois il entre
Ses trets dans nostre cuer, tellement il s'plante,
Qu'il faut vivre en tristesse, ou en ioye mourir,
Ou bien louir, auant qu'il en puisse sortir.*

MINERVINE.

*Certes, ma Dionette, Amour dans ma poictrine,
N'aguiere a fait entrer vne beaute diuine,
Qui m'oste le soucy de plus venir mon troppeau,
Et qui m'attire a soy par un sentier, nouveau:*

DIONETTE.

*Quelque beaute t'a pris & t'a fait son esclave,
Amour tousiours se loge en vne maison braue,
Confesse, Mineruine, & crois que la beaute,
Seulle commande a l'homme, & a la deite.*

MINERVINE.

*Vne seulle beaute n'a dessus moy puissance,
Mais c'est bien des vertus vne diuine essence
Qui est en corps humain, & si ce iouuenceau,*

Eftoit au ciel, feroit des dieux le Dieu plus beau.

DIONETTE.

Je le crois, ie l'ay veu me iettant d'un ailladde,
Cent Amours impiteux, qui m'ont faictte malade
Qui m'outragent à tort, & ont ma liberté
Qui ils appendent dessus l'autel de sa beauté.

MINERVINE.

Dionette, il mesloit mesme des son Enfance,
Au doux let nourrisier l'honneur & la science,
Et ne pouvant encor qu'à grand peine parler
Des vertus & d'honneur il vouloit deuifer

DIONETTE.

Les vertus sur son front, dans ses yeux les Charites.
Dedans ses leuures sont milles douceurs confites,
Les desirs en son col, au sein la chasteté,
Et Amour au plus beau se met de sa beauté

MINERVINE.

Allez douces brebus chercher autre bergere
A dieu de mes agneaux la troppe iadis chere,
Je ne vous verray plus ainsi qu'au parauant
Dedans ces prez herbus follastryer librement.

DIONETTE.

Cest un grand Dieu qu'Amour qui iamais point n'offense
Si non qu'un noble cuer, il ne veut sa puissance
Monstrar sur les petits, tousiours il cherche un cuer,
Et un esprit qui soit digne de sa grandeur.

MINERVINE.

Cest un noble art qu'aymer, un amant deuient saige,
Apprent bien à parler, n'a point fier le courage.
Est courtois, gracieux, affable, & qui n'a point,
Autre plus cher soucy que l'Amour qui le point.

LA CAMILLE.

DIONETTE.

*Quand l'on parle d'Amour dans moy se renouelle,
Vn soucy renaissant qui toussours m'espoinelle,
Et toussours devant moy ie veois ceste beaute,
Qui à de son regard charmé ma liberte*

MINERVINE.

*Auecques la beaute peinte dessus sa face,
Ie veois tant de vertus, ie vois la triple Grace
Qui faconne ses meurs, & de l'autre costé,
Iy veois vn doux parler confi d'honnefteté.*

DIONETTE.

*Luy seul aura le soin d'estaindre ceste flamme,
Qu' amour si doucement alluma dans mon ame,
Et soit ou qu'il l'estouffe, ou qu'il la laisse ainsy,
Si est-ce que toussours il sera mon soucy.*

MINERVINE.

*Encores qu'a l'amour qui n'a point d'alliance,
Auec raison y ait vne pauure assurance,
Si faut il que ie l'ayme, & sera le premier.
Qui aura dans moy mis un amoureux penser,*

DIONETTE.

*Nous aymons toutes deux, & auons Minervine,
Dedans vn mesme feu toutes deux la poictrine:
Et vne beaute seule a dedans nostre cuer,
Fait verser chastelement l'amer, & la douceur.
Mais qui merite mieux en auoir iouissance?
Ce ieune enfant sur moy ha tellement puissance,
Que la mort & non autre ostera son portret,
Que l'Amour dans mon cœur a graue de son tré,
Et si ie pense aussi que tu as la pensée
Non moins que moy de luy faintement eschauffée.*

APres que Dionette eut mis fin à ses propos & conioint ensemble & fermé les portes coralines de sa parolle, Mineruine descourant deux rangs de belles perles entées également pres du riuage vermeil de ses léuures lumenelles, iettant sur moy vn regard piteux de ses yeux vers, me dit. Mon amy à vous veoir l'on vous iugeroit estre tormenté de quelque nouveau malheur & accident, qui sans nulle tréue tousiours vous sollicite, ie vous supplie si c'est d'Amour (car la tristesse que portez sur le front, & la palle couleur froidement peinte sur yostre face, le tesmoignent aslez) & si vous sçauiez que c'est de se petit Dieu, de iuger, de nos contentions, ainsi tousiours la Maistresse qu'avez emprunte dedans l'ame, puisse vous apporter dvn œuil gracieux & non seuere, l'heure désirée de vos meilleurs & plus parfaits souhaits. Apres que ie l'eus remerciée, & que me fus serui dvn hōnesto refus, ie fus long-temps sans sçauoir quel commencement prendre: car les Amours & beautez de celle que i'honore m'importunoient tousiours & deroboient vne bande de mes pensées, d'autre costé, l'Amitié, les vertus, les Graces, les courtoisies, le doux

LA CAMILLE.

parler, qui adouciroit le cuer dvn Scite, & la beaute de ce Iouuenceau , qui auoit mis en debat ses bergeres, me rendoient telle-ment leur serf, que ie ne pouuois discourir sur autres perfections que sur les siennes. Qu'eussay- ie fait? si ie voulois raconter mes passions , l'honestete & le deuoir qui m'obligeoit à luy, retardoient ma volonté, si ie venoys cōmençer mon propos par luy mesme, mettant en oubly ma dame, vn soudain Amour s'accegoit mes entreprises , mais le deuoir à la fin combatant vaillammēt contre Amour, demeura le vainqueur. Parquoy m'adressant aux deux bergeres, Je seroys (ce dy- ie) de nature bien farouche & barbare, qui aurois pris naissance dvn cruel Tartare, alaité d'vne fere la plus inhumaine qui fut en la Moesie, si ie refusois d'accomplir le vouloir d'vne si noble compagnie , car à vous veoir & à vous ouïr parler, vous n'aues pris vostre naissance des bergeres, qui lo- gent dessous les cases humaines, mais com- me i'ay peu entendre & conoistre , estes bien bergeres des plus grandes qui soient au ciel, aussi vous aspirez à vne grandeur & amour digne de vos altésses: & n'eussiez sceu choisir en ce monde plus noble & plus di-

gne suiet de vos passions : ie le cognois, ie
luy ay milles fois fait entendre, deuisans
seul à seul, les passions, les tormentz, & cru-
autez, que i'endurois pour vne dame, & luy
comme saige me reconfortoit si humaine-
ment, & avec telle grace, que les plaisirs que
i'auois à ouir parler telle Seréne, donnoient
la chasse à ses cruels soucis, qui comme har-
pies deuoroient tout ce que l'Esperance
pouuoit asseoir de bon sur ma table: & tou-
tes les fois qu'il me rencontroit, m'estant
luy tout seul plus qu'un Zetes & Calais de-
chassoit loing de moy, pauure & miserable
Phinée que i'estoisi: ses Cipriennes harpies.
A luy seullement i'ouurois la porte du cabi-
net des secrets de mon cuer, cōme à celuy
que ie reuerois autant où plus, que ma Ca-
mille, car vn deuoir conioint à vne fidel-
le & chaste amitié lie tellement mon cuer
avec le sien, que la mort seulle sera l'Alexā-
dre de ce neud Gordien, combien que ma
belle Alcine me tienne si doucement enre-
té dans le crespe de ses cheueux, & m'ait si
bien enchanté par vne infinité de charites,
qui font leur charme dans le cristal de ses
yeux, qu'il me faudroit l'anneau d'un Roger
pour me deliurer de telle seruitude, mais si

elle ne veut faire treue auecques moy,
i'espere que luy sera mon Mercure , qui me
donnera le Moly , qui fera sortir hors de la
prison de ceste Circe enchanteresse , mon
cœur & ma liberté, ie vois bien, Déesse, que
ce long discours vous ennuye , pardonnez
moy , c'est vn Amour auugle , qui m'oste
hors de propos , & me fait deuoyer du sen-
tier de raison , pour me remettre dans la
voie de mes passions , afin qu'avec plus de
propos il me tormentte , petit Archer? cruel
& iniuste Amour, tu te mesles de conduire
& mener vne personne par les chemins de
ceste vie , & si tu es yn enfant sans raison &
auugle , tu t'amuses à entasser les despouil-
les que tu raportes des cueurs humains , &
si tu les prens en trahistre ? & sans coup
donner tu t'attaches au front le laurier de
viictoire? he? quel honneur est ce à vn Dieu
de combattre contre les hommes , & de se
glorifier d'vne si pauure deffaitte?mais pour
reuenir à nostre propos , vous avez debatu
pour vne beauté qui à forcé la porte de voz
pensées, & ne pouuez à ce que ie veois estre
autres que siennes : O heureuse guerre : où
l'ambition ne commande point , ô heu-
reuses conquestes: où le vainqueur est glo-
rieux

rieux d'vnne telle victoire, & le vaincu, s'estime heureux d'abaisser le col sous le iouc d'vnne si douce & noble seruitude, car soit que soyez esclaves amoureuses de ses vertus, soit que luy triomphe de vostre prise: la renommée accōpagnée de los & d'honneur sera la prompte messagere qui portera nouuelles de voz loyautez iusques à la posterité. Poursuivez doncques Deesses, & esperez trouuer quelque heureuse fin en telles amitiez: le sçay bien que luy ayant receu de Mineruine vn grand esprit, milles vertus, vne prudence avec vne modeste grauité decente à sa ieunesse, ne la peur oublier, la cherchant tousiours par milles sentiers vertueux, ne se pouuant souler de tant de rare presens qui le font estre Dieu entre les hommes: tout le monde veoit au de cōbien Dionete la fait admirable surpassant aisement toute autre beauté que nature auroit industrieusement façonnée. Car elle fait loger dans ses cheueux tant d'Amours, sur son front tant de beautez, dans ses yeux tant de Charites, sur sa face tant de perfections, tant de douceurs sur ses leures, tant de Nectar Hyblean sur sa langue, tant de desirs voletans autour du mabre blan-

LA CAMILLE.

chissant de son col , & dans son sein tant de petites Deesses , qui portent au front pour marque la chasteté , que soit ou qu'il parle , ou qu'il rie, ou qu'il marche, il enferme tous ceux qui le regardent dans le paradis de ses admirations, tellement qu'ayant receu tant de bien les honestetez qui sont en luy iamais ne permettront , qu'il vse d'ingratitudo enuers elle. Parquoy mes Deesses, puis que toutes deux auez tant merité de luy , & que preferez sa compagnie à tout autre chose , il est raison qu'il soit égalelement à toutes deux, afin que le trop bon parti d'vene ne face tort à l'autre. A ses raisons elles s'accorderent, puis Dionette qui ne desiroit riē autre chose que d'ouir les beaux faits du ieune Cyprinet : me dit, mon amy, ie vous supplie de nous dire quelle sagette vous a feru, & quelle est la beauté qui vous rend si idolatre : alors moy qui ne demandois autre chose que de descouvrir mon mal à vn autre pour vn peu me soulager ne fus nullement testif à accôplir leurs vœux. Parquoy m'addressant à toutes deux ainsi ie commançay : Certes mes Deesses , les beautez & les courtoisies que ie veois en vous, me contraignent renouueller encor' mes souf-

pirs & mes lamentations : mais soupirer & me lamentter , pour vne beauté qui merite qu'ō face cent sacrifices humains pour elle , ce m'est vne chose si agreable & si douce : que ie n'ay autre bien ny plaifir en ce monde , sinon celuy qui me vient de la consolation que ie prens lors , quand ie veoie que mon mal'heur part d'vn lieu si haut , superbe , & magnifique , qu'vn dieu seroit heureux sil y pouuoit seulement aspirer , mais puis que vous voulez ouïr comment ie fus prins , ie n'auois encor' que quatorze à quinze ans , quād ie veis celle qui m'encordelle dans le crespe des cheueux de sa beauté : elle alloit à l'Eglise apres sa mere , & marchoit d'vne telle grace , qu'à tous les pas qu'elle cōpassoit , vne bande de petits Cupidoneaux semoient vne tapissérie de roses deuant elle , les autres marquoiēt les pas qu'elle faisoit , & y plātoient des Myrthes , où l'on voyoit sur chacū autāt de pauures cueurs que de branches , qui venoient de leur bon gré s'engluer dans la colle de ses beautez , les autres volletans à l'entour de ses pieds , en sortoient à chasque coup , & assailloient le foible rempart des pensées de la ieunesse , qui s'amusoient à la cōtempler : entre autres i'en veis venir vn sur

LA CAMILLE.

moy, qui estoit en embuscade dans ses yeux
qui glisse dans mon sein si doucement, qu'il
versa dans mon cuer sa poison, sans aucu-
nement le pouuoir sentir: Mais le trahistre
qu'il est, estant entré cautement dans la for-
teresse de mon ame, s'empate de l'enseigne
guide de ma raison, & des meilleures pieces
de mes cogitations, & commença des lors
à chasser tous les soldats ennemis, & ne
laissa sinon qu'vne amoureuse pensee, ac-
compagnée d'vne cohorte de soucis, qui
me faisoient vne si douce guerre, que ie ne
m'estimois point heureux, sinon lors que ie
m'armois pour aller au combat, & fus long
temps en tel estat, iusques à ce que ce bour-
reau Amour, qui amoncelle tousiours vn
monde de malheurs sur le dos de ceux qu'il
tient en seruitude, enuieux de mon aise,
d'vn paradis de plaisirs & de libertez, me
meit dans l'enfer de sa captiuité. C'estoit
sur mes dixneuf ans vn grand iour de feste,
que ie m'estois confessé, & chassé loing de
moy tous pechez & ordures mondaines,
pour receuoir le Createur des humains,
quand me promenant dans le temple, où
elle souloit deuotement offrir ses oraisons
à Dieu; ie vins à veoir tant de ieunes gens,

& tant d'hommes qui s'amassoient autour
d'vne chappelle où elle estoit: moy cupide
de sçauoir ce qui estoit là, ie y vois. O que la
mort me fusse esté agreable si aussi tost que
ie l'eu veuë elle m'eust osté hors de la prison
de ceste vie ! mes pieds? deuiez vous me
mener au lieu où ie trouuay mon malheur
& le vostre? & vous mes yeux? vous beu-
stes donques la poison, qui fera vous & moy
languir en vne mort perpetuelle? perissez!
puisque par vous i'endure milles morts qui
me font viure vne vie langoureuse! Mes-
chant Amour? est-ce ainsi que tu guettes
les consciences humaines vuides de toute
mauuaise contagion, pures, nettes, & qui
se sont lauées dans la fontaine des peniten-
ces, pour te loger dedans: & pour plus sain-
tement, comme vn Dieu venerable y estre
receu? Halcruel que tu es, tu ne m'auois seu-
lement au parauant serui que d'vne entrée
de table, & fait gouster à mes desirs, quel-
que peu de ton miel: mais de cét heure tu
as assis tous tes plats sur ma table, & confits
toutes les viandes dans ton amertume, ie te
senti lors que tu sondois mon cuer, avec
vne flesche cruelle, qui y est tellement en-
tée, que rien, sinon qu'vne piteuse mort ne

LA CAMILLE.

pourra l'arracher. Mes Deesses , ie la veis à genoux deuant vn autel, où elle faisoit sacrifice de ses prieres à Dieu , elle estoit de treze à quatorze ans, & d'vne grandeur telle que requeroit son aage. Sa contenance & sa beauté monstroit assez quelles vertus & quelle noblesse la font apparoistre sur toutes les damoiselles de ce temps : Chaste troupeau race de Iupiter ! Muses, qui tenez voz escoles sur Parnase, ou sur Pymple, qui beueez les plus saintes ondes de Pegaze, & au leuer d'vne Tithonienne Aurore soulez refrizoter voz tressles orines sur les bords d'Eurote , vous mirant dans le cristal de ses eaux : Muses qui conduisez les emprises de ceux qui taschent à grauer sur l'autel de Memoire, dans le temple de l'Immortalité, les beautez humaines autrement subiettes d'errer par les tenebres d'vn perpetuel silence : faites moy se bien , que ie les puisse sous vostre outil grosslement esbaucher , à fin que par ses premiers traits assez rustiquement tirez noz neueux, sçachent que ç'a esté vne des plus accomplies du monde.

Et quand aux beautez, qui se monstroient, ses cheueux blondissoient sur sa teste, annelez & entortillez d'vn ruban de soye pourfi-

lé d'argent & d'or, flottans en petites ondes
refrisotées, diaprées d'une infinité de pier-
reries esclattantes des un des bout de ses
temples iusques à l'autre, retors & mignar-
disez si proprement, que l'on diroit ceste
sainte cheueleure estre la mirtine forest
des Amours, où comme larronneaux, ils
destroussent la raison & l'entendement du
pauure pelerin de ceste vie, qui sans se dou-
ter de rien, se sent estre surpris, & se veoit
esclaué enreté dans les liens de ses cheueux,
qu'un Zephir ialoux fait mollement espan-
dre sur l'albastre de son col, & avec une hon-
nesta lasciueté mignonnement les pour-
meine sur les riuages blanchissants de la
braue majesté de son front : qui apparoit
ainsi que la Lune, quand elle rayonne au
soir & semonstre cornuë entre les replis d'u-
ne nuée qui fuit legerement sous elle : se
front estoit ouuert modestement vouté,
bien poly, qui ressemble à un tableau d'un
Iuoire luisant : où les Charites au sein nud
comme chambrieres, apportent à Venus &
à son enfant Cupidon pour collationner
milles confitures : & où Amour dresse son
autel magnifique, pour immoller les cueurs
humains à la victoire de ses batailles : aux

LA CAMILLE.

deux pieds de ce front se lunent deux arcs d'Ebeine semblables à Iris , quand elle se voute dans le ciel , lors qu'elle vient ouurir les portes du beau temps, ses deux sourcils noirs, non pas sourcils, mais deux arcs Cypriens, sont si bien couchez qu'on doute si l'art ou la nature, ou bien tous deux ensemble les ont là tant proprement & expressément collez , pour tromper & deceuoir la veuë & le iugement d vn chacun. Mais où est ce beau cristal , où amour nage comme dans vne mer, où il tend ses voiles, fait flotter ses Galeres , où l'on veoit milles ieunes- ses enchainées tirer à la rame , & ne crier autre chose qu vn pitoyable mercy : mais ce petit Tirant qui se nourrit de larmes , qui est sourd aux lamentables complaintes de ses pauures forsats Amoureux , i- mais ne iette l'ancre de salut pour prendre quelque repos , d'autant plus qu'ils sou- pirent , d'autant moins de repos ont ils , Amour se seruant de leurs soupirs pour enfler ses voiles , & comme Norts pousser ses vaisseaux plus legerement en haute mer , d'où il faut plustost esperer naufrage que salut. Soleil ! tu n'es pas tousiours luisant à noz yeux , l'espesseur d vne nuë le

plus souuent te trouble : Astres qui flamboyez de nuit , attachez au ciel , tousiours vostre clarté ne se monstre à nous , & le plus souuent l'on ne vous veoit point : mais soit ou que l'air se brouille de nuës , soit que la nuict brunisse par le Vuide , soit que milles brouillars pédent aux festes des mótagnes & des maisons , tousiours ses deux yeux , non pas yeux mais deux estoiles apparoissent aux hommes . O beaux , dous , & clers voyans yeux , lubriques au mouuoir ! qui dvn seul regard soit benin , soit seuére , eslancez milles Cupidonneaux , qui dardent dans nos flancs milles flesches avec autant de morts , beaux , doux , & clers voyans yeux ! ne sera-ce iamais , estoile Iumelle , que ie te verray luyre sur la pouppe de ma nef , la conduisant à bon port ? Yeux ? qui deguisez en mille sortes de tormentz nouueaux , la plus heureuse trame de mes iours ? vous estes tous deux beaux , mais de diuerse nature , lvn tire sur les douceurs & mignardises de venus , l'autre sur la rigueur & seuérité de Mars , lvn se feschit humainement l'autre cruel ne se sciat esmouuoir à pitié , ainsi vous œuillardant , beaux yeux : vous faites esperer & desesperer tout ensemble ,

LA CAMILLE.

son nez estoit si bien party , traitis mignard
tumbant d'vn tel fil & mesuré si honnestement
qu' on ne sçauroit le veoir sans admiration , ses iouës modestement rondes
estoient plus belles & plus fraischies que celles de l'Aurore , qui à point veu la rose vermeillante fraischement cueillie detrempee dedans le lait caillé , ou bien les lis mesmeus avec les œuilletts , il à veu ses ioues rondes qui monstrent par le bas deux verges de beau cinabre , se sont ses lèuures , où les charites font cuire tous les charmes & toutes les douceurs qui enchantent le sens & la raison d'vn chacū , sous le ius d'vn baisser friand & celeste , d'où descend vn menton grasselet qui se souffroye aux deux flancs quand elle rit , son col & son sein sont plus blancs que iamais furent ceux d'Europe . Iuppiter , de laisser le ciel pour toucher l'uoire blanchissant du col de ton Europe tu es excusable : mais ie ne te pourrois endurer si tu venois pour en faire autant à ma dame , quelle forme choisirois-tu , affin que luy fusses agreable ? & que peusses auoir vn seul baiser d'elle ? si tu te changeois en pluye d'or , ce n'est pas la fille d'Acrise pour se laisser corrompre par presens , si tu estois cy-

gne, Toreau, satyre, bref si tu reprenois toutes les formes, desquelles tu as abusé autres-fois, elles ne te seruiroient de rien, elle est de meilleur iugement, plus saige & plus constante que les filles du temps passé, pour se laisser si rustiquement deceuoir. ie ne crains qu'vn chose, si tu te metamorphose vn coup en la beauté, en la grace, & au maintien de ce ieune enfant, dont i'ay parlé cy deuant: helas Iuppiter ? tu ferois d'elle ce que tu voudrois, encore qu'elle soit constante & dure à fleschir, toutesfois il ny à cuer de rocher, ny beauté si superbe, que la douceur & les graces de ce iouuenceau n'amollissent & ne rédent humaî. Mais quoy? miserable que ie suis, ie bas le fer qui possible sera tourné contre mon estomac. He! nest-ce pas assez endurer, que de souffrir & mourir cent fois le iour pour elle, sans encore faindre & me bastir en vain vne nouvelle Illiade de maux ? ie ne vous diray rien mes Déesses de son maintien, de sa grace de son parler, de son ris, de ses mueurs, & façons de faire, estant telles qu'on sçauroit desirer en si noble & parfaite personne, il y à neuf moys que ie la vis comme ie vous l'ay, combien que groslement, depainte, &

LA CAMILLE.

depuis ce temps la i'ay esté si bruslé de son amour, que moy qui ne fais encor qu'entrer en l'Auril de mō aage, endure en ceste ieunesse pour ses Amours tant de torments & de calamitez, que quand i'auray le poil grison, la face ridée, & le dos chargé de viellesse, n'ayant plus le sang bouillant dans mes veines, me souuenant de ces maux passez, d'elle & des Amours ainsi ie pourray bien me l'amerter & dire.

Des ma ieunesse ils m'ont fait milles maux,
Ils ont sur moy descoché leurs sagettes,
Ils ont tenué milles voyes secrètes,
Pour se glisser dans mes plus chers boyaux?
Ce ne sont qu'haims, qu'amorces, qu'Amoureaux,
Qui ont versé dans mon cuer milles pestes,
Qui ont rendu mes libertes subiettes,
Et qui m'ont fait endurer cent trauaux,
Le panure esbat de ma tendre ieunesse
A fait trop tost grisonner ma vieillesse,
Auant mes iours en hastant mon trespass.
Pour trop aymez, & seruir une dame,
Je n'ay plus rien qu'un regret dedans l'ame,
Qui à tous coups me fait dire un, Helas!

Mon amy dit Dionette ie suis faschée de
vostre infortune, & la dame est bien cruelle
& inhumaine, qui ne se peut feschir ni a-

mollir voiant le deuoir que vous faites a la seruir & honorer . Celle, respons- ie, que ie sers, n'est pas de telle nature que les autres, elle retient le nom & le naturel d'vne Royne guerriere, qui des le berceau d'ona preue assez manifeste de sa cruaut é, iamais elle ne daigna de ses leuures molles succer le laict d'vne tendre & mignarde nourrice, iamais elle ne fut enueloppée dans les delices superbes, cōme fille royalle, d'vn linge bien delié & blanc au lieu de gouster avec le lait les mignardises , les courtoysies & douces meurs de ses Palais , s'en alloit avec sō pere Metabe dás l'horreur des pl' desertes forets, frequētées seullemēt de toutes sortes de feres sucer ores les māmelles d'vne liōne ores la raige d'vne tigresse , & faictē plus grāde avec le téps, au lieu d'estre superbe & pōpeuse en habits magnifiques : au lieu d'apprendre l'honeste metier de l'aigulle , enueloppoit rustiquement son beau corps d'vne horrible peau de quelque beste sauuaige, exerçoit la delicateſſe de ses bras à roēr & laſcher la fonde , mettoit toute son estude à bien luner vn arc, à eslancer vn dard, à courir le cerf & la biche , & à les lasser, & avec tous ses exercices , rempara tellement la

forteresse de son cœur d'vn diamant de chasteté, qu'il est inexpugnable aux hommes & à l'Amour mesme , puis estant en aage pour porter armes, princesse & guide de quelques armees , monstra par le fer de sa lance aux miserables Troyens, que les destins auoïēt conduis sur le riuage Italiē, que les Roines Volsciennes nouvelles Amazones, vallent bien en fait d'Aarmes les plus preux cheualliers Grecs & Phrygiens : & ceste secōde Amazone que i'adore, descendue, comme ie crois, de son lignage, participe aussi bien de ses meurs & façons de faire que de son nom, n'ayāt rien d'humain sinon que la beauté & le parler, moy donc sçachant cecy , esperay-ie auoir quelque recompense à la seruir, & trouuer quelque heureuse fin en telles Amours?

Plustost? helas blanchiront mes cheueux!
 Plustost verray la fin de ma viellesse,
 Quelle s'en vienne adoucir mon angoisse,
 Et qu'escouter elle daigne mes veux.
 Plustost luiront dans les ondes les feux,
 Plustost le ciel fera de tourner cesse,
 Et de Tithon l'amoureuse Déesse
 Plustost au soir fera rougir les cieux,
 Qu'Amour en face une nouvelle amie,
 Afin qu'elle ait de ma dolente vie

Quelque pitié. Ce n'est que cruaute
 Qu'acier, que fer, au dedans sa poitrine
 Et rien que fiel, ny qu' amer, ny qu' Aluine,
 Ha pour douceurs sa trop fiere beaute.

Je ne sçay, me responds Dionette, quelle est ceste la qui vous tourmente tant, mais ie sçay bien qu'il est impossible, qu'elle soit si mauuaisse & si estrange que la faites, car telle rusticité n'a coustume de loger avec tant de beautez en vn mesme logis. mais ie sçais que cest, à cause qu'elle ne veut pas du premier coup condescendre à vostre appetit, vous l'accusez, & la chargez de milles crimes, ce n'est pas bien fait à vous, puis que vous dites que l'aymés, il la faut aymer, & non pas l'a hayr, il vous faut esperer, & non si tost desesperer, vous aurez, & me croyez, quelques iour loyer du labeur que prenez en son seruice, partant poursuuez toufiours sans abiecter ainsi vostre courrage sous la vilité d'un desespoyr mal'heureux: i'ay veu, qu'autresfois il y auoit dans ceste cauerne que vous voyez, vne caue bien obscure, où estoit vne chappelle dediée à la Déesse de Cypre, là faisoit demeurance vne saige fême, qui predisoit la fortune aux pauures Amoureux tout ce lieu là est consacré

LA CAMILLE.

à Venus, autresfois plusieurs iéunes hōmes
qu'Amour auoit precipité dans le gouffre
de ses erreurs, y accourroient, qui en sont
retournés cōtens, quand à moy ie vous cō-
seille d'y aller, & d'entretenir tousiours l'A-
mitié que portez à vostre maistresse, à ses
parolles toutes deux prinrent congé de
moy, à l'heure ie m'en vais avec quelque
peu dedeuotion pour entrer dedans ce
saint logis: au pié duquel bouillonnoit vne
fonteine dans laquelle par troisfois ie trem-
pay mes mains, trois fois i'en bus, & trois
fois en lauay mon front, mes yeux, & mon
visage, puis i'entray dedans cest antre m'e-
stant mis premierement à genous & fait
ceste priere, à la Déesse des Amours.

Sainte Venus de Cupidon la mere,
Idaliennne, ô Déesse qui tiens,
Gnyde, Amathonte & les murs Paphiens,
Qui dans le creux d'une coquille eux terre.
sur le sablon des ondes de Cythere,
Sainte Venus: qui de tes saincts liens,
Les cueurs humains en concorde entretiens,
Et de l'Amour doucement les altere.
Fay moy ce bien de conduire mes pieds,
Heureusement, dedans ces lieux sacrez,
A ta grandeur, O sainte Phaphienne,
Et amollis l'audace, & la rigueur,

*De ma maistresse en eschaufant son cuer,
Du mesme feu dont tu m'as rendu sienne.*

La bouche de cest antre estoit fort ouverte, & n'auoit autre artificielle vouture que celle que nature auoit composée:quād i'eu marché dedans dix où douze pas ie trouue vne descente de vintcinq degréz, par où i'entre dans vne allée fort obscure, où i'entendis plusieurs voix lamentables & piteuses à ouïr. La entre autres estoit vne Phedre sur le corps deschiré de son chaste Hippolitte, qui confessoit sa faute, & maudisoit l'heure & le iour qu'elle vit iamais le soleil pour auoir voulu commettre vn acte si enorome & incestueux, la Cephale pleure encore sur les leures languissantes de sa mignonne Procris & tasche à l'enferer du dard, qu'ignorant il auoit lancé sur sa femme, là lon veoit vn Æsaque Troyen pour la mort d'Esperie sa dame se noyer dans le profond des eaux: là l'on entend les clamours d'Alcide qui regrette & souspire l'absence de son Hylas. là vn grand Roy de Perse ayant laissé sa femme entre les mains d'un Alexandre vainqueur, & luy fendant sauué par vne fuitte, adressant sa parole à

LA CAMILLE.

son ennemy recommande souuent ses lamē-
tations entrerompues de soupirs . Quel
meschant aēte indigne d vn Roy ay- ie com-
mis enuers toy, Alexandre, quel de tes plus
proches amis & aliez ay- ie cruellement oc-
cis, affin qu'a ma cruautē tu rendes vn tel
change? ie sçay bien que tu es mon ennemy
sas toutesfois t'auoir fait le pourquoy, mais
pren le cas que tu ayes le droit en ceste guer-
re, dois tu pourtant monstres ta seuerité &
vomir ton ire sur des femmes? ha ! mamye
vous cognoissez combien ie vous suis trai-
stre & desloyal, de vous laisser tumber cap-
tive & esclave entre les victorieuses mains
d vn si superbe ennemy , sans vous accom-
pagner ou secourir? Amour? que ne renfor-
çois tu mon courage, lors que par vne hon-
teuse fuitte i'euitay l'hostile furor des bra-
ues soldats d Alexandre, ou pour retirer ma
fame & mes filles de telle seruitude, ou bien
pour mourir miserablement avec elles? d au-
tre costé dans vn petit bocaige retiré à part
l'on oyt vn Pyramus regardant le manteau
dechiré de l'amye Thisbé pleurer piteuse-
ment & à la fin s'enferrer d vne dague l'esto-
mac, & vn peu apres, ainsi qu'il rend l'ame,
voyci venir Thisbé, qui apres milles baisers,
milles larmes , milles soupirs retire la da-

gue sanglanre des flancs de son amy, & la cache iusqu'au poignard dans sa tendre & chere poictrine, viuez heureux & loyaux amans là bas, puis que lvn n'a iamais voulu en ce monde viure sans l'autre: tousiours puissent vos os ensemble dormir en paix dessous la tombe, tousiours puissent vos manes exemps de tous charmes & incantations, sous les mirtes vers par les plaines Elisées fembrasser de baisers mutuels, & ioüir du fruit qui vous a esté denié en ceste vie mortelle. Là vn Leandre est accablé des flots, & Hero, qui le veoit du haud d'vne tour s'en precipite en bas de fascherie: là vne fille de Mars aussi dure que son pere, se iette dans la Mer fuyant les embrassemens de Minos, là vn glorieux Romain, ayant entendu la mort de sa chere Cleopatre se defait luy mesme, là Didon montée sur vn funebre theatre tenant en main vne espée mortelle se plaint de la deloyauté & ingratitudo d'vn Aenée, là le Damoyseau Thebain languit sur le sepulchre d'Antigone, là Sapho se iette du haud d'vn mont en bas pour se veoir mesprisée de celuy qu'elle aymoit, vne Bibis, vn Iphis & milles autres dedans ses campagnes amoureuses ordissent le fil

LA CAMILLE.

d'ont ils s'estrangent puis apres. L'on ne les
sçauoit veoir, à cause d'vne perpetuelle nuit
qui rend tout ce lieu sombre, mais à les ouïr
lamenter l'on cognoist bien, & scait on à
plus pres quels tourments ils endurent.
Ayant passé plus outre ie comméce à veoir
vne clarté qui me fit entrer en vne petite
chappelle, au bout de laquelle estoit assis vn
autel, sur qui estoit vn petit Cupidon de
Marbre qui portoit en main vn flambeau,
qui sans cesse tousiours bruloit, estant de
telle vertu que iamais il ne se consumoit,
c'estoit là tout le luminaire de ce saint lieu:
i'entre dedans avec vne religion accompa-
gné de crainte, & me mis à genous deuant
l'autel, où ie n'eu guere demeuré, que i'en-
tendis ouurir vne porte derriere l'autel, c'e-
stoit la prebstresse de Cytherée qui s'en ve-
noit à moy, elle estoit grande & le dos char-
gé d'annees. là viellesse & la saincte demeu-
rance de ce lieu là rendoit venerable, elle
estoit longue comme vne perche, & fort
gresle, ses blancs cheueux sans nulle loy de-
ualloient horriblemēt iusques sur ses talos,
& fort inmodestement couuroient vne par-
tie de son visage: elle auoit le front tout la-
bouré de tides, bossé à grosse prunelles, les

yeux vn pié enfonsez dans la teste, & fureux à regarder: vn nez à demy pourry, qui faisoit leuer le deuant de ses leures , affin qu'on vit qu'elle n'auoit dent en bouche:vn petit visaige fort estroit & long desordonnement, où l'on voyoit vne ordonnance d'os, qui perçoit presque la peau repliée de ses Iouës, qui tumboient en bas vn demy pié outre le menton, qui estoit tout empoulé de rubis crasseuses & horribles à veoir:elle monstroit sous son chef vn col long & maigre , dont la peau se requoilloit en longs plis,& sous sa gorge sortoit vne pomme grosse comme la main,ses tetins estoyét non pas tetins mais bessasses, qui denaloïét iusques sur les genous, qui au lieu d'auoir du lait faisoit couler hors vne baueuse fange, & la peau de son corps sembloient à la coane d'vn lard enfumé. Ceste venerable Sybille me prit par la main, & m'interrogea pourquoy i'estoïs venu en ce lieu sacré:qui me l'auoit enseigné, & la principalle cause de mes affaires , apres que ie luy eus exposé comme le tout alloit, & que ie luy eus dit le temps que ie fus mis en seruitude pour les beautez d'vne dame enchaßées dans mon cuer,tous cobié i'auois enduré&endurois

LA CAMILLE.

les iours pour elle sans en esperer recompense, que ie n'attédois plus rien qu'vne piteuse mort pour me descharger des iniures d'u caut & malicieux enfant de Venus, & que i'estoys venu en ce lieu pour entendre d'elle l'arrest de mes miserables Amours, elle me respondit . Mon amy , ne craignes rien, cy est l'Oracle de Venus, où vous entedrez vous mesmes , moyennant que soyez dvn cuer constamment audacieux & non craintif , ce que ses dæmōs vous en diront: à ces parolles , elle me fit retirer à part, affin de ne prophaner ses exorcizations & cérémonies qu'elle faisoit , ie n'entendois seulement que du bruit, car tout aussi tost qu'elle eut receu le dieu qui affolla sa poitrine, elle cōmença à trepigner en la facon d'vne Thyade eniuée , ou dvn Chorybante chastré, elle se laissoit à tous coups tumber, surprise dvn enthousiasme nouveau , elle hurloit , tiroit ses cheueux, escriuoit , & faisoit milles rondeaux, milles charmes, & incantations , i'eusse bien voulu pour l'heure estre autre part surpris d'vne nouvelle crainte, mais l'asseurance qu'elle m'auoit donnée soustenoit quelque peu l'imbecillité de mon couraige, à la fin elle m'appelle, estant

bien plus affreuse qu'au parauant: me mit
dās vn cercle qu'elle auoit fait deuant l'au-
tel, où estoient quattres rōdeaux, & quattro
estoilles à chasque bout avec quattro motz
barbares & obscurs à entendre, c'estoit vn
iour de Vendredy: là estoient plusieurs figu-
res couchées en croix, & semées diuerse-
ment avec les noms de quelques Anges: de
dans le quatriesme & dernier rond, estoit
du costé d'en haut vn α , du bas vn ω elle se
mit dedans avec moy, ayant premierement
allumé des chandeles de cire vierge, & po-
sées en leur place & parfumé tout ce saint
lieu d'encens de poiurette, ayant à la main
ie ne scay quoy de grande efficace qui com-
mande & fert de terreur aux esprits. Ayant
escry le nom du Dæmon qui regne ce iour
là, sa marque, sō planette, & avec le nom du
troisiesme ciel, & les trois Anges de ce iour,
ceux de l'air, leurs satellites & le vent Zephi-
re: & se tournant vers les quattres coins du
monde, commence à appeller tout haut,
par leur nō les Anges du troisiesme ciel, &
commençant à l'Orien en appelle cinq: six
du costé d'Occident, autant deuers le Sep-
tentrio[n], & autant du Midy & les conuire
& force à venir par les puissants & venera-

LA CAMILLE.

bles noms de Venus , leur exposant le plus clairement qu'on sçauroit faire , ce à quoy elle les appelle . Ainsi que i'entendois vn bruit que ses espris faisoïét , ie vis des corps de moyenne stature, beaux, honneste, affables, courtois : les vns blancs, les autres vers tous ayans les cheueux d'or : aupres du cercle apparoissoïét des pucelles qui iouoyent de toute sorte d'instrumens , & sembloient nous appeller à ces ieux , & y fusse allé sans la Sybille qui ne retint : Là estoit vn Roy avec vn sceptre, monté sur vn chameau, vne belle fille mignonnement & royallement accoustrée y estoit avec vne autre qui n' estoit couuerte d'aucuns habitz , vne Cheure, vn Chameau, vne Colombe , vne robe blanche, vn petit pré esmaillé d'vne multitude & diuersité de fleurs , avec vne herbe qui retient encor le nom de Sabine ; accom paignoient tous ce magnifique Roy. apres que ceste saige prebstresse , les eut coniuré souuent à luy dire & exposer par l'immense deité de Venus ce qu'elle demandoit. Ainsi que tous ses fantosmes Vouloient parler & dire tout ce qui m'auyendroit , ie commence à m'sueiller , & à taster deçà delà dans ma couché, si c'estoit songe où nom, bien cestō-

né, ne pouuāt quasi croire que i'estoïs dans le lit: tant me sembloit auoir fait & auoir veu véritablement ce que i'ay raconté, à peine estois-je leué, que le Soleil commence à poindre, & estendre ses tresses orines sur la cime des montagnes du Leuant: quand tous mes songes se viennent recamper devant mes yeux: regrettat l'heure que i'estoïs prest de receuoir l'oracle de mes destinées: alors ie commençay à cognoistre, que ce ne sont que fumées & songes que les affaires humaines: & principallement celles qui esguillonnent les iuuenilles affections des hommes, à entreprendre choses qui ne se peuvent faire sans raison & iugement: Mais sçauroit-on trouuer chose au monde qui soit plus vuide de raison & de conseil que l'aveugle qui prend pour son Dieu, pour sa guide, & conducteur, vn enfant volage, traistre, & plus aveugle que luy?

*Fin des discours & resueries de
l'Amant desespéré.*

SONNET AVX
M V S E S.

T Roupeau Musicien qui de l'eau Castalie
Vasta langne arrosant, regarde vn peu combien
Nature, & l'art, liez par vn mesme lien
Peuuent dans vn obiect : Boton sans nulle envie
Reçoit le verd Laurier par les yeux de s'amie
Camille, qu'estre il dit la cause de ce bien,
D'aprendre ses beaux vers à l'autel Paphien
Par lesquels il s'acquiert vne gloire infinie.

Camille qui esconte vn si docte sonneur,
N'auoir autre subiect sinon que son honneur
Te rend graces troupeau, de ce que ta doctrine
Ne manque point en lui : mais Boton qui sçait mieux
Qu'elle d'où part cecy, dit que ce sont ses yeux
Non Parnasse, qu'il a peur Musé & pour Cyprine.

Camille de son B.

L A vertu, le sçauoir, & le maintien aussi
De l'ami si parfait, font que me sens pourueü
D'un grand heur lors que i ay ie iouir de sa veüe,
I'ay bien ensemble mal, pour l'aimer i ay soucy,
Il m'a voué son cuer librement, par tel si
Que bien tost receura pour eschange le mien:
Ainsi deux seront vn, en me liurant le sien,
Si par vn astre heureux ma beaute luy agrée
Ie l'impute à l'archer, qui pressées detient
Les paupieres des yeux par douce destinée.

B. D. S.

Ad Müs. Pallad. & Appoll.

Epigramma.

Non ego Castalios latices, non pocula fate
 Praescia, nec dirces flumina sacra tibi:
 Ut puer armatas equitum peditumque phalanges,
 Et dubij Martis tristia bella canam.
 Digna vero sunt hæc, quæ me puer improbus arcu,
 Concinere, aut quidquam nil nisi molle vetat.
 Una puella meos duces fera in agmina cantus,
 Una mihi Aonides, unaque Phœbus erit.
 Vos igitur, Musæ, Pallas, Phœbusque, valete:
 Vuli mea nunc alio rendere vela Venuſ.

LA CAMILLE
DE P. B.

Elegies.

Les astres de la nuit drilloient dessous le
pole
Quand Phœbus arriuē dans la mer Eſ-
pagnole,
Encores tout laſſé des iournaliers labours
Ia dormoit au Palais des Nereides feurs,
Et le bandeau lethé de la nuit sommeilleuse,
Silloit ia des humains la paupiere otieuse:
C'eſtoit Diane, alors qu'eſchauffé du brandor
De Cypre, tu baiſois le ieune Endimion,
Et ſortant des forſets faite nouuelle amie,
Souuent tu ſouſpirois ſur le mont de l'Atmie.
Quand l'oiseau Paphien, branſtant ſes aſlerons,
Armé d'arc & de trets, iette en l'ær les talons,
Et loing des prez herbuſ du riuage Eoée
Laſſa Gnyde, Amathonte, & l'onde Cyterée,
Pour venir à mon lit, où ie taſchois des yeux
A humer (mais en vain) le ſomme paresſeux:
Ayant n'agueres veu une beauté diuine,
Qui pilloit mon repos, & bruſloit ma poitrine.
Ce petit Dieu venu auſſi toſt alluma
Ma chambre d'un Soleil, qui par tout l'anima,
De muſc, d'ambre, & d'encens, de Nectar, d'Ambroſie,
Qui porte dans un vase une immortelle vie.
Le le cogneus & veis, que tel eſtoit Atys

Apres vne Cibelle: Et le ieune Adonis,
 suivant les pas aimé de Venus Cytherée
 Tel estoit celuy la, que suivant Galathée
 PolypHEME i aloux crnellement tua,
 Et en vne fonteine apres il le tua.
 Ou bien du tout semblable à ce beau Cephiside
 Qui ce feit de garçon nouuelle Nereide.
 Ce ieune enfant auoit d'aslerons à lurez,
 Le dos tout ombragé, & portoit acerez
 Mille traits detrempez dans la double fontaine
 Où beu Renaud apres l'Angelique Africaine.
 L'arc turquois se cressoit dans sa douteuse main:
 Sot maintien n'estoit pas le maintien d'un humain:
 Vn crespe d'or sur teste auoit pour cheueure,
 Que l'art refisotoit avec la nature,
 L'oreille ronde auoit, & le front embelli
 (Avec la maiesté) d'un iuoire polli,
 Se lunoit sur ses yeux un beau sourcil d'ebéine,
 Ses yeux ce monstroient noirs, dont la lumiere plaine
 Estoit de ce poison, qui ose tourmenter
 Aussi bien que noz cueurs, le cuer de Iupiter:
 Qui eschars au mouoir, un paradis sur terre,
 Ouuroient, or plein de ioye, & ores de misere:
 Son nez en descendant si bien se compassoit,
 Que des hommes l'envie, mordre ne s'cauroit.
 Sa ioue qui du haut se pangoit de l'oreille,
 Sur le menton ressemble à la rose vermeille
 Qui naist entre les Lys, au temps que le Zephir:
 La feuillette au matin avec un doux soupir.
 De coral il auoit les leures composées,
 Qui couurent deux rangs blancs de perles arrangeées,

ELEGIES.

Et avec vn doux ris, vn menton fasselu,
Qui d'vne toison d'or iamais n'est cresselu,
Son col estoit de laict, qui donnoit vne entrée,
A milles appetits dedans nostre pensée,
De neige auoit le sein : au marbre elabore
Semblloit son bras poly de veines figure
Et ses doits à la illet de son corps tout le reste
Monstroit bien qu'il estoit un petit Dieu celeste,
Archer Dionean, bref ce ieune garçon
Autre Dieu ne pouuoit estre que Cupidon,
Tant parfait en beauté, en maintien, & en grace,
Avec les yeux subtils, & la vermeille face,
Qu'il faudroit un Soleil, & mill' astres dorez,
Pour sç auoir contempler dignement ses beaultez:
Ainsi que i' estois pris de la grandeur des choses,
Qui estoient en ce Dieu diuinement encloses
Et que ia i'oubluois par trop le regarder,
De ma Nymphé les yeux qisi sçauent foudroyer,
Me prenant par la main ouura ses leures molles,
D'où distille un Nectar: puis me dit ces parolles.

Ami, qui dois suer sous noz armes & loix,
Qui dois faire voller nostre nom sous ta voix,
Qui dois en ta ieuunesse honorer une amie,
Qui te fera chanter une Gelodacie
Ainsi que tu verras dans le vase amoureux,
Et l'aluine, & le miel, heureux, & malheureux
Entre mille as choisi une haute Deesse,
Qui fera (las trop tost!) grisonner ta ieuunesse:
De peu bornant tes iours, fera nager ses ris,
Dans la mer de tes pleurs, se moquant de tes cris.
Or tes larmes feront une pleine humide,

Par où pourra nager ta belle Nereide.
Or tes vœux addressez aux pieds de sa beaute,
Sur l'asle la mettront de l'immortalite:
Et ores esperant en auoir iouissance
Ton vers la chantera là Camille de France:
Tu seras son Enée: & voulant aborder
(Apres auoir souffert les fureurs de la mer)
De son Roy chasteté au desiré riage
Elle fera des tiens un horrible carnage.
Ell' te repoussera, esueillant ses vertus
Sur ceux la de ton ost qui s'ensuiront vaincus:
Et puis venant à toy, prendra ton esperance,
Qu'elle appendra au bout de l'acier de sa lance,
En signe de victoire, & t'ayant combattu,
Luy seras pour Trophee ainsi qu'un Roy vaincu:
A ces mots tout soudain de pleurer ie m'efforce,
Mais Amour me voyant mon courage renforce:
Ami, pour le present (dit il) laisse ces pleurs:
Alors tu pleureras quand sur toy foudroyeurs
Tu sentiras tomber les coups de ta guerriere,
Alors au lieu de sang, tu mouilleras la terre
De tes larmes: alors que tu seras vaincu,
Et que dessous ses pieds t'aura mis sa vertu:
Tes yeux auront besoin de trouuer milles larmes,
Pour appaiser son ire. & faire que sans armes
Elle iure avec toy une paix qui touſſours
Face enſemb'e cueillir le fruit de voz amours.
Il n'eut dit, que tournant ces mains vers le derriere
Detacha le bandeau qui voile ſa lumiere,
Le mettant ſous mon front en boucha mes deux yeux,
Qui fait qu'ores je ſuis un aveugle amoureux,

ELEGIES.

Apres fichant vn trait au dedans ma poitrine,
 Y graua les beautez de ma belle Cyprine,
 Et s'en allant, macha ceste dernière vois,
 Ami, voila de quoy pour pleurer de formais.

ELEGIE. 2.

QVi voudra chanter Mars, sur la plaine poudreuse
 Entonnera l'ærain d'une guerre douteuse:
 Et aux champs Phrygiens fera venir encor
 Achille courroucé pour retuer Hector.
 Ou bien animera les Phalanges armées,
 Des neueux d'locaste es campagnes Cadmées.
 Moy poussé d'une douce & plus sainte fureur,
 Seulement il me plaist de chanter mon erreur:
 I'ay trop foible le corps pour courir par la plaine:
 Je ne puis endurer de la guerre la peine.
 Et n'ayant rien de beau qu'une ordonnance d'os:
 Je ne sçaurois porter le corcelet au dos.
 Tost palle & tout deffait, qui porte au front emprainte,
 De tomber en la guerre encor vaincu la crainte.
 Las! cem'est bien asse^z qu'une fois je sois mis,
 Dans la main prisonnier de mes fiers ennemis:
 C'est une grande pitié quand amour & Minerue,
 Tiennent dessous leur iouc quelque personne servie:
 Ennion n'en veut point, car la palle couleur,
 Luy oste de combattre & la ratte & le cuer:
 Passe couleur! qui rends difforme la personne,
 Qui desire exercer le mestier de Bellonne;
 Palle couleur, qui rends honorable celuy,
 Que d'Amour, & Minerue, espoint le saint soucy.

Le soldat qui sçait bien raconter sa fortune:
 Le Nautonnier errant sur le dos de Neptune,
 Et qui la terre fend, le laboureur aussi,
 N'est point beau s'il ne porte un visage noircey.
 Et vous qui enfermez, dedans vostre poitrine
 Et le feu de Minerue, & le feu de Cyprine,
 Et qui de leur Amour attiZent vostre cuer?
 Serrez vous vrais Amans sans la palle couleur.
 Phœbus banni du ciel iadis dessus l'herbete
 Du riuage d'Amphrise, avec les beufz d'Admette
 Palle auoit la couleur, & Orion estoit
 Palle quand les forets amoureux il hantoit.
 Je pense encor là bas que palle est un Catulle,
 Sous la forest Mirtime, & Properse & Tibulle,
 Et si ie crois aussi, que soit palle tousiours
 Ouide secret am des reliques d'Amours,
 Tant ceste couleur la est plaisante, & agrée
 A ce petit archer enfant de Cytherée,
 Quand à moy ie veus bien pallir pour la beaute,
 Qui me tient en seruage ostant ma liberte,
 Tant me plait estre serf, & me p. ait bien encore
 De languir à tes pieds, Déesse que i'adore.
 Pour toy Venus me fait chanter un vers lascif,
 Pour toy Amour m'a pris entre les siens captif,
 Et ne me permet pas de chanter autre chose,
 Qui ne soit dans tes yeux diuinement enclose.
 Jeus soleilz de mon ame, Jeus soleil de mon Iour,
 Jeus mes dous ennemis, Jeus cabinetz d'Amour.
 Ne sera-ce iamais q'humant vostre lumiere,
 Jeus diuins baiseray ma Camille guerriere?
 Me blasme qui voudra si ie suis amoureux,

E L E G I E S.

Si de libre suis serf, si d'heureux mal'heureux:
Certes ie n'en puis mais, la beaute d'une dame
Digne de commander, captive ainsi mon ame.
Le forfaire constraint de voguer sur la mer
Voudroit bien estre libre, & plus l'eau ne ramer:
Celuy qu'en la prison touſtours la nuit enſerre,
Libre voudroit bien veoir & le cie, & la terre,
Et le toreau voudroit folastrer librement,
Que le Louc de pucelle aux chams nouellement
Le voudrois bien auſſi libre auoir ma Jeunesſe.
Et n'auoir mis ſur moy le Louc de ma deſſeſſe,
Mais depuis qu'une fois ie l'ay ſur moy iette
Eſtre eſclauſe il me faut de ſa feuerite.
Mes yeux, qui tout premiers me monſtrastes la dame
Qui damne heureuſement dans ſon enfer mon ame.
Pourquoys mes yeux, pourquoys m'aucz vous deboutte,
Regardant ma Diane, hors de ma liberte?
Deniez vous regarder chofe tant excellente,
Chofe qui vous & moy cruellement tormentee?
Oſer veoir le ſoleil qui peut de ſa clarte
Faire les iours des nuitz, & d'Hiver un eſte,
N'eſt-ce pas deſſus moy des dieux exciter l'ire?
Mes yeux vous eſtes doncſ cause de mon martyre?
Par vous doncques entra le poison d'ans mon cuer?
Pleurez mes yeux, pleurez autheurs de mon mal'heur.
Et tant que ſerez yeux en cete humaine vie,
Pleurez, comme le roc qui pleure dans Phrygie.
Et vous le parangon des humaines beautez,
Eſchangez en douceur un peu ſes cruaitez,
Et deſſus vos autelz regardez moy Deſſeſſe,
Les ſouſpirs conſacrez de ma folle Jeunesſe,

En imitant les dieux qui ont à gré le don,
 Que l'homme de bon cuer sacrifie à leur nom.
 Ou bien soit que petit sur leur autel il tombe,
 Ou que pour vne Hostie on face vne Heatombe,
 A eux leur est tout vn, moyennant que du cuer
 Les pensés saintement soyent dressée au Seigneur:
 A vous mes vœus, i'adresse, & dedans vostre Eglise
 La desponille i'appens qu'auéz dessus moy quise.
 C'est mon cuer ma Camille, & ces vers ou verre
 Comme dans vn miroir que peuvent vos beautez.

Camille, pour t'aymer, te chanter & seruir:
 Pour admirer tes yeux, pour ta beauté souffrir,
 L'on dit que ie suis fol, & que si i'estoie saige:
 Ie ne deurois user en te seruant mon aage.
 Mon aage qui commence entrer en son prin-temps,
 L'on dit que ie ne deurois user ces tendres ans,
 A en seruir vn autre, ou bien à quelques estude,
 Qui ne m'apportroit pour loyer seruitude,
 Comme fait ceste cy, mais apres ses labeurs,
 Me pourroit honorer & de biens & d'honneurs.
 L'on me dit que depuis que m'as mis en seruage,
 I'ay palle la couleur, & triste le visage,
 Ie n'hance plus personne, & maigre jusque aux os,
 Seul ie pleure en baissant & les yeux & le dos:
 Plus pensif & chagrin ie suis en ma ieunesse,
 Qu'un viellard chasteieux qu'assomme la viellesse.
 L'on me dit que mourray miserable, & aussi
 Que si ie t'oubliois ie ne seroie ainsi,

ELEGIES.

Ie ne scay si le est vray, mais ie scay bien, madame,
Que ne puis effacer ton portret de mon ame.
Ie veus bien estre fol pour aymer ta beaute.
Le plus fol en amours est plus saige estime,
Et si ie n'estois saint de l'erreur de folie,
Ie ne serois pas propres a seruir vne amie.
L'on dit que ne deurois ieune si tost aymer.
Le pelerin qui veult vn chemin commencer,
Pour prier n'attent pas qu'il ait fait sa iournee,
Mis auant que sortir decouure sa pensee,
A ses dieux familliers, & leur fait milles veux,
Pour pouuoir retourner en sa maison heureux.
Le saige Nautonier qui blemit sur les ondes,
N'attent pas de Tethis les vagues furibondes,
Mais auant que l'azur des ondes labourer,
Il dedie vn tableau ou au dieu de la Mer
Pour conduire sen naux: ou au premier riuage
Dans la maison des dieux promet de son voyage
Appendre le discourt: & l'on ne voe aux dieux
Sinon qu'une ieunesse & non pas l'age vieux:
Aussi ie ne veux pas attendre ma vieillesse
Pour la saurifier aux pieds de ma Déesse,
Cest attendre trop tard, d'Amour la deité:
Ne demande sinon, qu'une fraiche beaute'
Qui entre en son Aury: comme fait ma ieunesse
Qui se seiche aux rayons des yeux de ma maistresse.
Son me dit qu'en Amour l'on n'acquiert point d'honneur,
Et que l'on ny veoit rien que pleurs, soucis, mal'heur
Ie respons que l'Amour c'est le metier du monde
Qui soit ou plus d'honneur & de plaisir abonde,
Celuy qui interprete. Aristote, & Platon:

Celuy qui suit les ars du Centaure Chiron,
 Celuy qui lit la table à moïse donnée
 Es desers par les mains du Seigneur de Isidée.
 L'Advocat qui se plait de tonner au barreau,
 Et celuy que Pegasus eniuire de son eau,
 Ne trauaillent pour eux: & leur art ne l'apporte
 Sinon qu'a leurs labours vne esperance morte
 De laisser quelque nom, ou bien filz sont heureux
 En fortune, cela demeure à leurs neveux.
 Mais celuy que l'Amour doucement emprisonne
 Trauaille pour luy seul, s'il baise sa mignonne,
 Ce baiser est pour luy, qui sert à son labour
 Qu'il a pris en aymant d'esperance & d'honneur.
 Et du cinquiesme point quand il prend l'ouissance
 C'est le iuste toyer de sa perseuerance.
 Que l'Amant seul herite, & qu'il estime autant
 Ou plus que le tresor qui iauunit au leuant.
 Loyer, de tant de maux qu'il a pris pour s'ameye
 Loyer qu'il ayme plus qu'un sceptre de l'Asie
 Par luy tu me peux bien ores recompenser
 De tant & tant labours que i'ay pris pour aymer.
 Camille c'est luy seul qui fait chanter ma Muse,
 Camille c'est luy seul qui mes ieuresses use,
 En se faisant attendre, & c'est luy qui mon cuer
 Detrempe dedans l'eau d'amertume & douceur
 Camille pour luy seul ta deité i'honeore,
 C'est luy qui tristement ma liberté deuore,
 Et bourreau de ma vie, acharné dessus moy
 Lasciuement me met sur le fleuve du Roy,
 Qui de sa maiesté espouuante les umbrés
 Qui ondoient là bas dessous les forets sombres,

ELEGIES.

Et se iouant de moy avec un faux espoir,
Mer appelle en un coup de ce triste m'anoir,
Or me faisant mourir, & or me faisant viure,
Quand ie puis un espoir, & un desespoir suire
En ce lieu mon mal gist, & si i'ayme ce lieu
Où repose ma vie, à qui, comme à un dieu,
Ie dresseray un temple, où les peuples estranges,
En luy sacrificiant chanteront tes louanges.
De toutes parts viendront les deuots amoureux
Ofrir devant tes piez, & leur cuer & leurs vœux.
Et se tirans apart chacun en sa chapelle
Ira d'un hymne saint chanter sa Damoiselle,
Et quand tous ilz auront au ciel dressé leurs vœux,
Diront leur chapelet d'un cuer deuotieux.
Portans le Mrite au front, & d'une voix hardie
Chanteront grauement la sainte Letanie
Des constans Amoureux, appellans par leur nom.
Ceux la qu'a fait Martyrs l'Aueugle Cupidon.
Et dessous le portrait, chasque iour de ta feste
Une foyre on fera en signe de conquête
Qu'auras dessus moy quise où vendront par pris,
Les larmes des Amans, les Souffirs, & les cris,
Là seront les Courroux & les Rيفées saintes.
Icy ondoyerat la flotte des Complaintes,
Là seront les soucis, icy l'Oysueté
Mollement languira, & là Lasciveté
Par tout libre on verrà, là l'on verra l'Audace,
Icy la crainte, & là un fent dedan la glace,
Là les Embrassemens les Pensées, les Plaisirs,
Seront pres des douleurs & des ieunes desirs
Là point l'on ne verra la vieillesse pourueuse,

Ceste foire sera dite foire Amoureuse,
 Où chacun pour estrene à sa dame donra,
 Ce que sur tout présent plus cher elle aymera.
 De moy tu receuras pour estrene, Déesse,
 Moy, mon esprit, mon cuer, & ma tendre ieunesse,
 De toy ie ne veux rien sinon qu'un doux baiser,
 Un baiser dont le ius ne rescite l'amer,
 Un baiser qui me mette en Paradis, Madame,
 Un baiser qui friand puisse succer mon ame,
 C'est peu que d'un baiser, & ce baiser reçus,
 Camille entre les dieus ne voudrois estre Dieu
 Ny ne voudrois les biens d'un monarque d'Asie
 De ce baiser friant tant me ronge l'envie
 Baiser qui me fait tant sous un espoir languir,
 Et qui fait qu'en t'aymant il me plait de mourir.

ELEGIES. 4.

Si i'estoys un dur Gette, un Scyte, ou bien de Trace,
 Si i'auoys pris naissance es roches de Caucase,
 Ou bien dans la Mæsie, ou si iauoys esté
 D'un lait Hyrcanien es desers d'auanté,
 Tu pourrois m'estre rude, & tu pourrois encor,
 Dire que ie ne suis digne que ie t'honore,
 Tu pourrois rejetter a lors mon amitié
 Quand ie viens pour aymer & seruir ta beauté,
 Tu aurois quelque excuse, & si seroys blasmée
 De mespriser ainsi la personne esclanffée ~~en flammes~~
 Saintement de l'ardeur qui sur tes beaultez luyt
 Beautez dont le Soleil feroyent luyre la nuit,
 Qui ne desire rien que t'offrir son seruice,
 Que de son pauvre cuer t'en faire un sacrifice,
 Que de mourir pour toy, en adressant ses vœux

ELEGIES.

Dessus le chaste ciel où flamboient tes yeux.
Camille, tu serois estimée cruelle,
Farouche, & inhumaine, & maufade, & rebelle,
Qui ne serois affable à un amant courtois.
I'auray beau t'empenner de l'œil de ma vois,
Pour pouuoir egaller le vol de renommée,
S'amollir tu ne veux le roc de tes pensée.
Car bien que nos ~~meilleurs~~ cognoissent ta beauté, neveux
S'ilz scauent vne fois de quelle cruauté,
Tu tormentes un amant, quand il veut, miserable,
Te requerir pardon d'une vois pitoyable,
Et quand à ta grandeur il esleue ses yeux,
Comme tu le reiette, & d'un œil rigoureux
Qui foudroie à la mort, tu fais son esperance
Mourir tout aussi tost qu'elle prend sa naissance;
Iettant dedans son ame un despoir, qui fait
Le camp de ses espoir mourir ainsi qu'il naist;
Comme l'on veit tomber en Thebes les armées
Que le fils d'Agenor en terre auoit semées
Ou bien comme l'on veit le champ de Mars,
Les terrenez enfans eslancer mille dards
Contre leur estomac, quand iettant une pierre,
Le vaillant fils d'Eson leur feit mordre la terre
Il te diront, meurtriere & cruelle tousiours,
De mes pauures espoirs naissants de tes Amours.
Moy donc's ie suis bien fol, de te vouloir combattre,
Camille, qui as peu milles Troyens abatre,
Sur la rive latine : & deffondant un Roy
Tu as mis autresfois le camp en desarroy
D'un pitoyable Enée : & comme une Amazon
Aux combats imitois les gestes de Bellonne.

I ene m'estonne point si rebelles tu m'es,
Si tu poursuis ma mort, & si tes cruautez,
Me contraignent changer, & de mer & de terre,
& un pauvre fuitif tu as bien fait la guerre,
& un pauvre Troyen de qui les Dieux amis
Sous le climat Romain ses destins auoient mis.
Lui qui avecques soy de Troye desconfitte
Les Penates auoit compagnons de sa fuite.
Penates qui fuyant les Gregeois fureurs
Luy ont seru de guide en toute ses erreurs,
Et ny Polymnestor, ny la peste de Cretes,
Ny des Strophades l'isle, & les filles infeltes
De l'enfer, que iadis en ses lieus enfermerent,
Ceux la qui en volant Zetes & Calais,
Les vents outrepassoient: n'ont peus de c'est Enée
Retarder le chemin, ny moins sa destinee,
Il a veu sans danger le mont de ce pasteur,
Qui enferma Ulysse, & qui seruoit d'horreur,
& ceux la qui marchoient sur le dos de son pere.
Puis s'en allant laisse ceste cruelle terre,
Iunon? combien de fois sur ce pauvre Troyen
As tu fait courroucer le flot Tyrenien?
Combien fus tu prier le grand neuau d'Hippotre
Qui reserre les vens dans une obscure grotte,
Pour lui rompre ses Naux, & le faire abismer
Avec ses compagnons dans le sein de la mer?
Il en est eschappe: Il a veu milles hommes
Et milles nations, autres que nous ne sommes,
Et descendu sous terre aux riues de Pluton,
Les Princes salua, qui devant Illion,
L'un pour l'honneur, & l'autre arruine pour sa patrie

ELEGIES.

*Verserent dedans Xante, & le sang & la vie:
Et apres tant d'erreurs vers les peuples Latins
& la fin y trouua l'arrest de ses destins.*

*Troyen trop plus qu'heureuse estoit ta destinée,
Si tu n'eusses trouue vne Camille armée,
Qui a rompu ton camp : & qui a mille fois
Duis sang de tes soldats fait rougir son harnois.
Foudroyant sur ton camp, en si piteux esclandre
Elle feit dessus terre aux tiens le sang espandre,
Tes Dieux n'ont point esmeis son sacrilege cuer,
& ne vomir sur toy sa rage & sa fureur,
Camille! osois tu bien à cil faire la guerre,
& qui les Dieux auoient ia promis ceste terre?
Tu diras qu'il estoit en amours inconstant,
Pariure, & desloyal : qu'il s'en pendoit autant,
S'il pouuoit aborder comme à vne Elisée,
Que trompa l'archerot neucu de Dionée,
Qu'il laissa puis apres, & diras que celiuy,
Ne doit estre receu, qui a trompé autruy:
Camille, les plus fins se sont bien laissé prendre,
Es fillets, que leur à Cupidon voulu tendre:
C'est un Aueugle Dieu qui n'a point de raison,
Sans raison il nous met dedans vne prison:
Et n'est point desloyal, ny inconstant, ny pariure,
Qui se peut tirer hors de sa prison obscure,
Amour n'a nulle Loy: Tu serois donc s'amans
Vlisse, desloyal, pariure, & inconstant:
Qu'ayant ia mis fin aux trauaux de la Grece,
Ellas coucher au lict de Circé enchanteresse,
Que depuis oublies, & voguant sur la mer
Dans l'isle à Calypson amoureux vins entrer:*

Iouiss de son amour: & pour ce Ulysse sage,
Encores ne laissas d'aborder au riuage,
De ton Isle d'ittaque, & si fuis bien receu
De celle qui t'auoit par vingt ans attendu.
Camille, tu deuois ainsi que Peneloppe
Receuoir ce Troyen & sa guerriere troppez
S'echant bien qu'il estoit neveu de Jupiter
Sans raison ne deuois contre lui faire armer
Les Phalanges de Turne, & ne deuois cruelle,
Tremper ta main au sang n'ennemy ny rebellez
Quel espoir ce faisant iettes tu dedans mon cuer,
Pour t'amour d'endurer, de tourment, de douleur,
De cruautez, Madame? Helas! dans ta poitrine
Ou loge le plus doux des douceurs d'Ericine,
T'pourroit il auoir tant de seueritez,
Tant de paures refus, & tant de cruautez,
Qui rendroient vn amant aussi tost miserable:
Que tes yeux le feroient d'un regard pitoyable?
Camille, prens pitié de moy ton seruiteur,
Qui viens humble à tes pieds te presenter mon cuer:
Ne t'arme point sur moy, qui ay par toutes armes,
Les soupirs, les sanglots, les plaintes, & les larmes,
Armes des Amoureux, qui ne scauent toucher
Ou pour faire une ulcere, ou à mort offencer.
Eschappé des feux Grecs ie ne suis vn Ænée,
I'en'ay point en amours une Didon trompée,
I'amaies de Calypson ie ne vois la beauté,
Ne Circe de s'amour ne m'a point enchanté
Tu es celle qui m'as captiué la premiere,
Aussi que seruiray, tu seras la dernière,
Je ne suis point venu d'un pais estranger

ELEGIES.

Pour aimer ta beaute, la seruir, l'honorer:
Tu scias bien qu'ausi tost que fus hors de l'escole,
Je veins veoir tes beautez, i'entendis ta parolle,
Je sentis de tes yeux un celeste regard,
Qui perça ma poitrine, & depuis tousiours m'ard
Deslors ie me trouuay captif en seruitude:
Deslors ie n'ens plus soin de ma premiere estude:
Et pensif ne pensois sinon qu'à te seruir,
Et comment ie pourrois pour tes beautez souffrir
Et tenant ma ieunesse au ioung de t'amour serue,
I'ay cessé de fuer sous l'outil de Minerue,
Sinon que tes beautez rien ne puis admirer,
Et dedans leur miroër ma fortune mirer,
Comme i'ay esté pris, comme dedans ta lessé
Captiuement tu traînes apres toy ma ieuunesse
Comme y fus enlassé, & comme tes beautez,
Me rauirent à soy, & de mes libertez
En feirent tristement une Metamorphose,
Et quelle est la beaute qui est dedans toy close:
Quel l'esclair qui reluit au Soleil de tes yeux:
Alors ie-dis : pourquoi n'est tu dessus les cieux,
Pour estre entre les Dieux du ciel nonuelle hostesse
Et pour auoir l'honneur de quelques haute Déesse,
Tu le merites bien, ny Iunon ny Venus,
Ny celles là qui sont les plus belles là sus
Ne te ressemblent point : ta beaute non pareille,
Ne nature à bon droit se peut dire merueille,
Celles qui sont là haut sur la voute d'arain
Ne portent rien que fard, au pris de ton vray taint.
Si Dionne n'estoit, tu seroist la Dione:
Si Bellone n'estoit, tu seroist la Bellone,

Car ainsi que tu es la plus belle en beaute,
Aussi tu es plus fiere en toute cruaute.

ELEGIE. 5.

A Mour? pourquoy dans moy rengreues tu sans cesse
Ma douleur, mes soucis, mon mal, & mon anguoisse?
Net'est-ce pas assez d'un tret m'auoir feru,
Et d'auoir dessus moy exercé ta vertu,
De m'auoir gherroyé: & fait milles alarmes,
& moy qui ne scauois encor porter les armes,
Qui ne me doutois point que me deusse aborder:
Et qui n'auois de quoy pour pouuoir resister:
Ne te contentes tu de m'auoir pris en traistre?
Et sans me defier en armes de te mettre,
& me rendre vaincu, sans encores vainqueur
T'amuser à tousiours gennier mon pauure cuer.
Mon pauure cuer qui t'a ia serui de Trophée:
Te le faut il ainsi d'une faim enrageée,
Ronger comme l'oiseau du roc Caucasean,
Qui becquette tousiours le cuer promethean?
Amour contente toy d'auoir en la victoire,
Contentes toy d'auoir devant ton char d'ivoire
Ma despouille, sans plus bourreller dessus moy?
Le braue cheuallier, l'Empereur & le Roy,
Apres auoir deffait les troupes ennemie,
Se contentent les rendre à leurs loix asservies,
Sans les plus tormenter: les auoir combattus
Vne fois, c'est assez, quand ils se sont rendus.
Mais toy? soit que Pœbus dedans la mer deualle
Soit que l'aube du iour vienne de veoir Cephale,

ELEGIES.

Soit que me sois rendu à toy, petit Archer?
Touſiours tu me tourmente, & dans moy viens chercher
Je ne ſçay quoy, qui fait que ſouuent tu retourne,
Tu n'eft point vn enfant ! mais quelque Ourſe felonne,
Qui ſe change en vn Dieu, car ſi estois diuin
Tu ne voudrois ainsi ronger vn cuer humain!
Mais quoy? en vain helas apres vn Dieu ie crie
Au lieu de faire paix avec mon ennemie,
D'amollir le rocher qui rempare ſon cuer,
De pouuoir doucement appaifer ſa fureur,
Et de rendre ſeraine une diuine face,
Qui de ſa grand beaute toutes beautez efface!
Beaute beaute: qui l'aage où nous ſommes embellis
De Diamans pointuz, de tréfors, de rubis,
Beaute, qui paſſant bien les beautez les plus belles
Enfrange noſtre temps, & l'endore & l'emperles,
De ta ſeule preſence : hé! au lieu d'assoupir:
L'ardens du feu d'Amour par quelque froid ſouſpir
Icy trop vainement ie panche mes parolles
Que le vent porte en l'air deſſus ſes aſles molles,
Ie veux parler à toy (ma Camille, mon cuer)
Ie veux que tu reçoine en ton giron mon pleur.
Que ie roulé deſtors, que d'une ſeule œilade
Tu me rendis enſemble Amoureux & malade:
Regarde un peu l'eftat où nous ſommes tous deux:
En quel aage follet: noz ans ne ſont pas vieux:
Tu es ieune, & le port tu as d'une Deesse
Moy i'entre en mon Auriſ, une blonde ieunesſe
A peine, à peine faict iaunoyer un cotton
Qui creſpelu follaſtre encor ſur mon menton,
C'eſt un aage fort propre ès jeux de Cytherée:

Quand la vieillesse aura ta teste enfarinée,
Courbant le dos, tremblans sous vne charge d'ans?
Tu feras regretter, sans faute, ce doux temps,
Qui est si opportun, qui mesme nous conuio,
Ne le veois tu pas bien? à mener bonne vie.
Lors il sera trop tard: & le temps qui s'ensuit
Ne reuendra pour toy : lors la dernière nuit,
Viendra siller tes yeux, dans l'onde Lethée
Ne pourras oublier l'amoureuse pensée,
Qui tousiours gennera les espris qui fuiront
Desous les Mirtes verds; où les amours seront
Qui portans sur le front les furies bourrelles
Tourmenteront ceux la de peines immortelles,
Qui ont bouché l'oreille aux lamentables vœux
Plaintos regrets, souffris, des pauures Amoureux,
Qui languissans es pieds de si rogues maistresses,
En ce monde en faisoient de nouvelles Deesses.

Fin des Elegies.

SONNET.

DEpis qu' Amour m'a mis en sa misere
Je n'ay rien fait que pleurer & chanter,
Songer, penser, repenser, & planter,
Milles chasteaux sur les sables d'Ibere.

*Qui me lira: il verra ma guerriere
Mon pauvre cuer humainement donter,
Vne ieunesse il verra surmonter,
Et esclauer vne ame prisonniere.*

*Ce n'est pas tout: il me dira heureux
En vn tel heur d'estre si malheureux,
Puisque ce mal est suuy d'une gloire,*

*Qui me constraint estant de moy vainqueur,
D'estre d'amour, & d'elle le sonneur,
Et chanter ma prise & sa victoire.*

LA

41
LA CAMILLE
DE P. B.

SONNETS.

Eilles qui beuez l'onde à Pegase sacrée
Qui sus Pinde la nuit demenez vostre
bal,
Je vous laisse constraint: car un astre
fatal,
Qui verse dessus moy, ne sçay quel de-
stinée,

M'abaisse sous le ioug des loix de Cytherée.

A dieu filles, adieu: en vostre bal nuital
Je ne vous verray plus faire un rond inegal,
Ny chanter un cantique au frais de la serice.

Amour de son bandeau m'a tant fille les yeux
Qu'ores i'en suis aveugle: ainsi malicieux
Cest enfant me gouerne, & m'a peint dedans l'ame
Je ne sçay quel beaute, que l'agine en moy,
Et que veoir ie ne puis: & si i'entens sa loy,
Qui me dit, qu'il ne faut, que ie serue autre dame.

Comme le Cigne blanc sur la plaine esmaillee
D'un beau tapis de fleurs, où roule le cristal
Dusleue Phrigien, chante l'hymne fatal
De sa mort qui l'appelle aux Isles d'Elisée.

Ainsi devant les pieds d'une celeste Idee
Je chante mon mal'heur, ie me plains de mon mal
Le souspire ma mort que un amour desloyal

S O N N E T S.

Sur l' Auriil de men aage à trop tost destinee.

L'oiseau point ne se fasche à limiter ses iours
Content est de son aage, & de ses doux amours.

Mais moy trop te regrette en une aage tant folle

Mourir si pauurement: toutesfois il me faut
Sur l'autel des amours idolatre & peu caute
Sacrifier mon ame aux yeux de mon idole.

Ainsi qu'un pelerin qui dedie à Neptune
Son naufrage despaint dans un sacré tableau
Qu'il porte sur son dos: ainsi sorti d'une eau
Qui m'a fait esprouuer telle perte commune,

I'appens à ton autel, *Venus*, de ma fortune
Le discours amoureux, dans un fraisle vaisseau,
I'auois pour mon pilote un ieune enfant oiseau
Traistre, aueugle, & meurtrier, qui touſtours m'importeune.

Pour voiles des espoirs: & pour les doux Zephirs
Guides de mon vaisseau ie n'auois que souffirs:
Ainsi flottant aupres d'une inconstante arene,

D'une idole i'auois l'un & l'autre flambeau,
Qui me seruoient de Phare & d'un astre iumeau,
Et sa voix qui me fut une voix de serene:

Des cheueux d'or, un front semé de rose,
Deux arcs d'Ebeme, une double clarté,
D'astres iumeaux, astres du ciel vouté
Un nez traitis que la grace compose,

Un teint vermeil qui à l'aube s'oppose:
Dans un coral un rang de perle ente,
Que le ris ouure, une sainte beauté
En corps humain diuinement enclose.

Fait que ie suis heureux & malheureux:
 Fait que ie suis en trauail otieux,
 Change la loy à ma vie ordonnée.

Qu'en dites vous, ma Camille, mes yeux?
 C'est vous, Deesse, & non pas les hauts cieux;
 Qui poussez tant dessus ma destinée.

Ce coral double où l'enfant de Paphée,
 Le doux baiser s'engendre doucement,
 Ce ris divin, qui monstre l'ornement,
 D'un cher tresor d'une Indie emperlée.

Ce rond menton œuvre de Dionée,
 Ce front serain, c'est œuil qui fierement
 D'un trait d'amour se darde mollement
 Dedans mon cœur: ceste iouë œuillettee

D'un teint de Tir: & ce sein pommelant
 En deux coustaux, qu'oisif ie v'ais nommant
 Mon saint Parnasse, & sejour de ma Muse
 Ont sur mon chef fait coulé tel destin,
 Que pour eux seuls ie ferois le chemin,
 Qu'Apheée fait pour trouuer Aretusè.

Camille, si i'estoys le pitoyable Aenée
 Fugitif sur le bord du Xante Italien,
 Pour y vouloir planter le temple Phrigien,
 Des Dieux qui ont fuy la fureur d'Oylée.

Tu pourrois bien de Turne encor' suiu're l'armée,
 Et t'armer contre moy qui seroys un Troyen,
 Mais n'estant point Troyen, Camille, tu peux bien
 Te desarmer: sans plus sur mon ame (bleelee
 Du feu de tes deux yeux) r'animer ta vertu.

SONNETS.

Helas! ie ne suis point sur le champ abbattu
N'Harpalice, n'Amastre, & n'Ornite, & n'Eunee:

Ny moins veux estre Aruns : non pas que i'aye peur
Que tombe dessus moy d'une Opis la fureur:
Mais de toy ma Deesse, & ma guerriere aimee.

Quand ie pense à ce dien qu'hebérgerent voz yeux
Le jour que ie vous vey, ie veis de ma pensée,
Tout me desplaist, sinon la premiere iournée,
Que ie vous veis humant le brennusage amoureux.

Certes quand ie beuuois ce Nectar doucereux,
Il me promettoit bien vne autre destinée
Ces graces, & l'Amour qui dresse son Trophée
Sur le haut de ce front : ce parler mielleux,

Ce chanter souuerain, ceste douceur celeste,
Qui couue en ce coral : & qui trop me moleste
Me promettoit le ciel, mais quoy ? l'on oit souuent
Au bord Sicilien la voix d'une serene,
Et chacun, comme Vlisse en ceste mer humaine,
Ne peut pas cuiter l'amorse de son chant.

soit que le ciel, que nature, & les Dieux,
Ayent enrichi les beautez de m'amie
De leur tresor, soit que Camille rie,
Soit qu'elle mouue un astre radieux,

Astre iumeau digne de luire aux cieux.
Et soit qu'au luc sa voix elle marie,
Elle me plait, & me rauit ma vie,
Non plus de moy, non mai d'elle amoureux.

Le ciel espand sur sa diuine essence,
Le comble heureux d'une rare Influence,

SONNETS.

43

Nature l'orne en cent mille beautez:
Et chasque Dieu de sa veriu l'honare.
Ios quell gloire aupres d'elle Pandore,
Perdra vivante en ses calamitez?

Quand ie te veoys, ie veoys vne clarte,
Qui tout mon corps de sa lumiere enflamme,
Mais quand tu n'es aupres de moy, Madame,
Rien ie ne veoys que toute obscurite.

Dire il faut donc que ta chaste beaute
Soit un Soleil, qui de sa pure flamme
Brusle a l'entour le globe de mon ame,
Faisant dans moy or hiver, or esté:

Mais ce Soleil sans monde ne peut estre,
Le suis son monde, il fait dedans moy naistre,
Les pauuretez, les desirs, les douleurs,

De tous ces mauxie suis mon Eraclite,
Et Cupidon autheur de mes malheurs
Rit ma follie ainsi qu'un Democrite.

Desfors que ie te veis, ma Nymph'e, & que tes yeux,
Verserent dans mon cuer le poison d'Erycine
Ien'ay fait que languir, & ta beaute divine
A fait qu'en traauillant ie deuienne otieux,

Milles dieux ensleschez archers trop furieux.

Tirans sont maintenant hostes de ma poitrine,

La molle oisiveté, les ris fils de Cyprine,

Les larmes, les courroux, les soucis amoureux,

Les pensers tout diuers, la flotte des complaintes,

Les plaisirs, les douleurs, les desirs, & les craintes,

La flamme dans la glace, & la palle couleur,

SONNETS.

Avec l'audace, & honte, ont leur place choisie
Et iamais dedans moy, tellement que ma vie
Ne pourra pour l'amour que vivre en deshonneur.

Ainsi qu'un ieune Dain sorti du bois Nemée
Se trouue dans la plaine, & libertin s'enfuit
Hors du danger des traits, du veneur qui le suit,
Jusques au plaisant bord d'une source argentée,
Où il boit, estimant sa vie estre assurée,
Jusques à ce qu'il sent celuy qui le poursuit.
Le rendre au dur sommeil, d'une éternelle nuit;
Tout ainsi étant hors d'une enfance voilée
Des umbres d'ignorance : & me guidant au frein
D'une libre ieunesse, & d'un iuré destin,
Je veins à veoir tes yeux ma iumelle fontaine,
D'où pour un coup, sortit un squadron furieux
D'Archer, qui m'ont fait tel que depuis malheureux,
Je n'ay rien soupiré que t'amour & ma peine.

Si chastement ton beau front ie reuere
Si chastement me bruslent tes deux yeux,
Dans qui Amour, en labeur otieux,
Trempe l'acier de sa sagette amere.

Si ie te dis plus belle que sa mere,
En m'enlaçant dans l'or de tes cheueux:
Si ceste face au chaste pourpre honteux,
Qui ferait honte à celle de Cythere,

Voire à l'Eurore, est peinte dans mon cuer:
Si ce beau sein où volle la douceur
Plus jubarin que ne fut cil d'Europe,
Nage en mes yeux ? faut il que pour aimer,

Tant de beautez ie ressente l'amer
De tes rigueurs , ô douce Parthenoppe.

Quand ie te veis vn soudain Enthousiasme
Emb. at mon cuer de ne chanter sinon
Que tes beaux yeux , que t'amour , que ton nom ,
Et ta beaute que ie porte dans l'amo.

Le feu subtil qui ma poitrine enflamme
Part de tes yeux , & le fatal tison ,
De ton Amour brusle en telle facon
Qu'en poudre il met ce qui n'estoit que flamme ,

Et toutesfois quand tu me veois courir ,
A ton pouuoir pour vn peu secourir ,
Mon mal qui vient de ton Amour , m'amie

Tu me de daigne , & au lieu d'un guerdon
D'auoir chanté tes beautez & ton nom ,
Ie n'en reçois qu'un sieau de ma vie.

Dans l'horreur des deserts mon mal'heur ie lamente ,
En pleurant des deserts i'amollis les horreurs ,
Mes larmes ont caue des roches les deux cueurs ,
Et ma voix , qui parloit l'excès de ma tourmente ,

D'une fere adoucir piteusement se vante :
Mais se tronquant au bruit de tes dures rigueurs ,
Ne pouuant esclarcir l'ombre de mes douleurs ,
Se plaint de ta beaute sur ma paix foudroyante ,

Mes sanglots monstrerent bien que cruels sont tes yeux ,
Que cruelle est ta face , & trop audacieux ,
Est le roc de ton cuer , & dure ta pensee ,

Les feres , les rochers , & des deserts l'horreur ,
Pistoyables voudroient secourir mon malheur ,

SONNETS.

Mais seule ie te veois à mon bien opposée.

Camille pour l'Amour de ta seule beaute'
Ie suis deuenu serf, & pour ma seruitude,
Autre loyer ie n'ay sinon qu'ingratitudo,
Et enuers mon devoir qu'uno fenerite.

Camille pour aimer ie n'ay pas merite'
Tant de rigueurs, helas! veux tu la solitude
Secrettaire d'Amour, seule estre mon estude,
Et scullet me complaindre en mon aduersite?

He! n'est-ce pas assez de veoir ma pauvre vie,
Sous le ioug rigoureux de l'Amour asservie
Sans m'envoyer souffrir loing du peuple escarte?

souffrir! & puis mourir? est-ce la recompense
Que i'ay de te seruir? est-ce là l'esperance
Qui me fait aspirer au ciel de ta beaute?

O D E. I

Durant les nouveaux pensers
 Qui premiers
 Meschaufferent la poitrine,
 Et durant les premiers mois
 Que i' avois
 Dedans le cœur Erycine.

Ie ne chantois tout le iour
 Que l'Amour,
 Que les graces de madame,
 Avec son diuin portret
 Que d'un tret
 Amour grava dans mon ame

Milles ieux, mille Amoureaux,
 Tous nouveaux,
 Equippéz de flesches douces,
 Voletoient dedans ses yeux
 Soucieux,
 A vuider sur moy leur trouffes.

Ses cheueux d'or ondoyans
 Rouloyans
 Se frizoient en tresses blondes
 Qui volent, quand le Zefir

D'un soupir
Les esueille ondes par ondes.

Son ris, son chant, ses honneurs
Ses douceurs,
Q'un veoit dans ses leures molles,
Le bel honneur de son front,
Son menton
Et ses diuines parolles.

Son visage rondelet
Verm'iller,
Son col & son sein d'Albastre,
Auecques ses doits rosins,
M'ont apprins
Que c'estoit qu'estre Idolatre.

Idolatre en sa beaute'
I'ay esté,
Dont i'en porte repentance,
Soucis, regretz, deshonneur,
Dans le cuer
Ensemble & la penitence.

C'est depuis que n'avez plus
Ces vertus:
La Courtoisie, & la grace

Et des qu'Amour & les Jeux
Dans vos yeux
Aux refus ont donné place.

Railleries, jeux, regards,
Trop mignards,
Soupirs cachez, mignardises,
Où allez vous, ô deusis,
Faint Souris,
Où allé vous friandises.

Abuser vn autre amant
Follement?
Allez sorciers de mon ame,
Allés ieunes Amoureaux
Macquereaux
Des doux baisers de madame.

Depuis que ie vous ay veu
Je n'ay peu
Denouer vostre cordelle,
Qui à misé en la prison
Ma raison,
D'vnne Camille cruelle.

Pour la liberté qu'auoy
Ie me voy
Maintenant en vn seruagez

O D E.

Elle à eu le cheur courtois
Autresfois
Ores elle l'a sauvage.

Volage elle a le cerneau
Plus quel' eau
Qui bat le tumbeau d'Aegée
Son esprit n'a nul repos,
Plus dispos,
Et leger qu'yne nuée

Je crains que l'aspre rigueur
De son cheur
En quelque abisme me gête
Et deuenir vn Iphis
Qui Iadis
Mourut pour Anaxarette

Amour que ie porte au flanc
Boit mon sanc
Et chasque veine rend vuide,
Comme la Nymphé, est ma vois,
Qui es bois
Se plaint du beau Cephiside.

Seullement s'appent en l'air
Mon penser,

Mon œil qui tousiours distille
 Milles eau, tesmoins de mort
 Semble au fort
 Du roc qui pleure en Sypile

Mes pleurs, mes pensers, mes veux
 Amoureux,
 Et mes cris & ma complainte
 N'estaignent point la rigueur,
 Ny l'erreur
 Qu'ell'a dedans l'ame emprainte.

Tant plus ie pleure & tant plus,
 Ses refus,
 S'aigrissent en ma requeste,
 Touſiours m'accompaigne vn foiz,
 Qui me point
 Et me ronge cuer & teste.

Tout le tourment qui me vien
 Du lien,
 Qui m'esclauë sous fon ire,
 Ie l'endure, car chantant
 Seullement,
 I'allege vn peu mon martyre.

Comme le cruel Gean

ODE

*Actneam,
Sur la riue paternelle
Va charmant ses doux soucis
Et ennuis
Au son de sa chalumelle,*

*Quand monté sur vn contais
Pastoreau,
Y chante sa Galathée,
Qui deplorant son Acis
Jeune fis
Fuit son erreur effrenée.*

*Ainsi chantant i'amortis,
Mes Soucis
Enfans de ses graces belles,
Mais quand apres elle ie cours
Les Amours
Luy colent aux flancs leurs œsles.*

*Elle fuit, ie la poursuis,
Mais ie suis
Comme vn chien qui par la plaine
L'aloette qu'il chassoit
Plus ne veoit
Commence à gemir sa peine.*

Fiere beauté ! ta vertu qui me meine
Par les desers, pour pouuoir retirer
De toy mon cuer, me fait tant souffrir
Pleurer chanter, que i'en suis hors d'aleine.

L'on ne veoit point aux desers de Cyrene
Le sable blond en si grand nombre errer,
Ny moins encor Pactole i aunoyer
En poudres d'or si menu que ma peine
Vomit le iour, seul aux lieux plus secretz,
De pleurs, de cris, de souffirs, & regretz
Pour ta beauté ma trop chaste guerriere.

Tous mes regretz, & souffirs ont par l'air
Les nues faitz, qu'on veoit ores voller,
Mes cris Echo, mes pleurs vne riuiere.

O pas espars ! ô penser mal pensez !
O vains soucis ! ô complaintes trop plaintes !
O griefz regrez ! ô cris, ô larmes faintes !
O chauds souffirs froidement souffrez !

Combien de fois vous ay-je repensez
Pensers legers ? combien de fois complaintes
Ay-je pleure l'aigreur des Graces saintes
De ma Camille ? & combien eslancés.

Ay-je de cris, de souffirs & parolles
Depuis le temps que ie suy les carolles
Du Dieu de Cypre ? & toutesfois tant plus
Mon mal ie pleure, & ses beautez ie chante,
D'autant & plus de poursuivre m'enchante,
Sa grace teinte au fiel de ses refuz.

Mamie, la vertu suit tousiours la noblesse,

SONNETS.

Et touſſours la noblesſe accompagne vertu,
Qui fait que vostre eſprit d'un tel los reueſtu,
Fait ſur toutes grandeurs paroijſtre vostre alteſſe.

À vous l'humble ſuſet de mon prier i'adrefſe,
À vous, ſur qui touſſours ie me ſuis ſouſtenu:
Voila pourquoy vers vous hardie ſuis venu
Et pres vostre grandeur i'auffe ma petiteſſe.

M'amie, ſans les dieux l'homme n'a point de cœur,
Et ſans l'homme les dieux ne reçoivent honneur:
Doncs pour vous faire honneur vous ſerez ma Déesſe.

Et puis en vostre nom un autel drefſeray,
Signal de vos beautez, où touſſours chanteray,
Digne de vos vertus, l'Hymne de la noblesſe.

Camille, quand i'auois libre un peu la penſée,
Touſſours dans mon eſprit faifois milles diſcourſs,
Et plus d'une beauté ie contemplois touſſours
Plus une en contemplois, plus eſtoit admirée.

I'auois milles plaſirs, ie n'auois détrempée
Encores ma poictrine au poiſon des Amours,
Et ſi ia ne ſçauois tous les cauteleux tourſ,
Que recorde aux amans la docte Cytherée.

I'eftois ieune, & gaillard, en bon point & dispos.
Mais ores ton ſoleil m'a ſeiché iuſqu'aux os:
M'a rendu triste & palle & mes penſées emble.

M'oſte tous mes plaſirs, m'oſtant ma liberté.
Ainfî ie ſuis fait ſerf d'une ſeule beauté,
Qui me fait & mourir, & viure tout enſemble.

Puis que ce ciel où flambent deux ſoleilz
Ne veult monſtrer les eſtoiles heureuſes

Pour me tirer des vagues escumeuses,
Puisque d'Amour ces deux arcs tous pareils,

Puis que ce rond de deux globes vermeils,
N'est point serain, & puis que soucieuse
Elle n'est plus de ma Nef mal'heureuse,
Et que ne veois ses coutaux non-pareils

D'où Cupidon au fond de ma poitrine,
Versa le feu de la belle Cyprine!
Je suis content de ne veoir le flambeau

De se mien Phare, & d'ouir ma serène,
Qui me fera aborder en l'aréne
Où trouueray pour haure mon tombeau.

Si pour aimer vne Angelique face
Comme ie fais, faut estre tourmenté,
N'auoir plaisir, sentir nulle bonté
Que sa rigueur toute rigueur surpassé:

He! quel plaisir de se mettre en sa grace
si le serain de si sainte beauté
Trouble touſiours est d'une cruauté,
Qui fait muer en crainte mon audace?

Si quand ie l'aime, elle me veut hair,
Ingrate elle est, quand ie la veux seruir,
Quand ie l'adore, alors elle me mesprise?

Ce n'est pas là un amant contenter,
Qui voudroit bien son cœur vous presenter,
Pour vous complaire & aller en chemise.

Pour toy i'oublierois l'Amour de ma Camille,
Pour veoir tes deux soleils ie laissois ses yeux
Tant ie suis de l'amour qui me brusle ennuieux,

SONNETS.

Tant ma serue raison ceste beauté me pille.

Mon cuer sur le plus chaud de tes beautez se grille:
Mon corps tout sec dessient en regardant les cieux,
Où sont tes deux soleils de ma mort soucieux:
Et t'amour, qui les yeux de son bandeau me fille.

Fait que plus ie ne puis iouir de ma raison,
Raison, que tu detiens captive en ta prison.
A bon droit tu as pris ton surnom de la force:
Veu que t'amour me fait ma Camille laisser,
Et suis ores constraint de toy m'enamourer
Et mourir en t'aimant : tant ta beauté me force.

Bien soit que sur ton front, vn beau lis se repose,
Bien soit qu'un crespe d'or tu portes pour cheueux,
Soit qu'Amour & Venus se cachent dans tes yeux,
D'où l'un sur moy cruel lascher milles trets ose:

L'autre plus doucement, sous ta paupiere enclose,
D'un ris plus que mignard, accord delicieux,
M'ouure, quand il luy plait, le chemin sur les cieux,
Faisant ores de moy vne Metamorphose,

Et ores m'abreuant du Nectar de son ris:
Soit que ta iouè soit & de rose & de lis
Tes leures de coral, ton col de Damoiselle,

si ne dois tu pourtant m'usant de cruaute'
La vertu de ton nom conioindre à ta beaute,
Petit Dieu! me forçant d'une force cruelle.

Si sous l'accent d'une vois amoureuse
L'on oit chanter le beau de voz honneurs:
Yostre beaute, Madame, & voz faueurs,
Sont les motifs de ma chançon heureuse,

Mais s'on entend d'une voix langoureuse
Se lamente, & plaindre mes douleurs:
Voz durs refus, & voz chastes rigueurs
Sont les auteurs de ma chançon piteuse.

Dame soyez constante en voz amours,
Vne chançon ie chanteray tousiours.

À vostre amy vous deuez estre amie,

Où vous auez de roche fait le cuer,
Où bien succé la rage & la rigueur
D'un Tigre errant es deserts d'Hircanie.

C'est trop aimé constamment une Dame
Dame que l'ay emprainte dans le cuer
C'est trop suui le bel œuil foudroyeur
De mon repos, de mes ans, de mon ame:

C'est trop brûlé sous une mesme flamme:
Il faut changer mon amer en douceur:
Pour esprouuer quelque douce langueur,
Au seul obiect d'une celeste dame.

Si Camille est comme Axarette estoit,
L'ame bien mieux mon devoir decevoir:

Que de poursuivre amour desesperée:

Hel quel honneur, s'el me met à mespris,
Pourray-je auoir de faire comme l'phis:
Et de ma mort luy dresser un trophée?

À bon droit tu as pris de la ville le nom,
Qui sous soy feit trembler tadiis l'onde Hydaspee
Et le Gange Indien: qui engendra Pompee,

Et Fabie, & Cesar, Marcel, & Scipion,
À bon droit tu as pris de son nom ton surnom,

SONNETS.

Car s'elle fut iadis des hommes habitée,
Qui furent la terreur de la terre estrangée,
Et qui par eux haussé jusques au ciel son front;

Dans toy milles Amours petits Dieux font demeure,
Qui me vont tourmentant, & qui font qu'à tout heure,
Le me complains de toy & de leur cruauté.

Une chose te fait differer d'avec elle,
C'est qu'ell' n'estoit sinon qu'une chose mortelle:
Mais de toy ce n'est rien qu'une diuinité.

Pour toy i'ay beau pleurer & le iour & la nuit,
Tu ne te rends point doux à mon humble priere,
Tu ne regardes point de mes yeux la riuiere.

Et ne te changes point: soit quand le soleil luit,
Ou quand il ne luit pas, tousiours ton oeil me cuit,
Me tourmente, & me brusle, ô petit Ange en terre!
Si tu scauois comment ta beauté me fait guerre,

Et comment ton absence & me genne & me nuit,
Tousiours avecques moy en paix tu voudrois viure,
Et tu voudrois tousiours en tout lieu mes pas suiuire,
Tant avec ta beauté i'ay cogneu de bonté.

Mais quoy? ie n'ose pas mon martire te dire,
Craignant de te fascher, & de sentir ton ire,
Aimant mieux endurer qu'offencer ta beauté.

MVSes, qui dans les escolles
 De Parnasse au double front,
 Neufs promenez voz carolles
 Inegalles en vn rond,
 Lors que la tardesereé
 Chasse le Soleil des cieux,
 Quand vn bandeau bruineux
 Monstre la nuit estoilee.

Venez seurs me faire dire
 Quelques diuines chançons,
 Et aux accords de ma Lyre
 Mariez voz plus doux sons:
 Cen'est point vne Bellonne
 Que ie chante, n'ausi Mars:
 Mais ce sont les nouueaux dars,
 Du grand Neuen de Dionne.

Dites moy la cheuelure
 Où logent tous les Amours,
 Que l'art, & que la Nature,
 Refrisotent en mains tours:
 Belle, cresspelue, orine:
 Où l'on veoit iauoir encor
 Les plumes battues d'or
 Des ieunes fils de Cyprine.

O D E.

Allez lis, œuilletts, & roses,
Allez les plus belles fleurs,
Que l'Aube nous a eſcloses,
Vous perdezr eous voz honneurs,
Pres le blanchissant iuoire,
Et le vermeil de ce front,
Sur qui les Charites ont
Peint le char de leur victoire.

On diroit que c'est la voute
D'Olympe ſiege des Dieux,
Que ce front, quand il ſe voute
Grauement ſur ſes deux yeux;
Yeux qui ont vne lumiere,
Telle que les astres ont,
Astres qui deſſus moy font
Pleuvoir leur douceur amere.

Le ieune enfant de Cyprine,
Ayant delaiffé les cieux,
Print vne branche d'Ebeine,
Qu'il luna deſſus ſes yeux,
On veoit fleurir ſur ſa face
Vn petit iardin d'œuilletts
Qui font, blancs & vermeilletts,
Que toute autre elle ſurpaffe.

O D E.

52

Ses deux lèvres corallines
Rougissent modestement
Qui courent des dents perlines
Riche trésor d'Orient:
Ses oreilles rondelettes,
Font deualler v'n menton
Où le ris & Cupidon
Mignardisent deux fossettes.

Autour de son colieunesse
Fait & refait milles ieux,
Avec vne autre Déesse
Qui porte dedans les yeux,
Au front, & sur la poitrine,
L'honneur, & la chasteté,
Les vertus, & la beauté.
Les Graces, & Erycine.

Son sein est plus blanc qu'Ivoire,
C'en'est que ieux, que douceurs,
Où modestement la gloire
Pompe ses braues honneurs,
Les mains du Dieu de Cythere
Ell' arme d'un chaud brandon,
Et sans elle Cupidon,
N'enous sc'auroit faire guerre.

O D E.

D'yne friandise graue
Cent traits me dardent ses yeux,
Alors, alors pauvre esclave,
Je m'estime bien heureux;
Désia la vie me pille
Sa beaute, & son maintien,
Mais quoy? n'estiment on rien
Mourir pour vne Camille?

Quand sa voix Serenisee
T'ois fredonner doucement
Ailleurs rauit ma pensee
Et m'emble l'entendement;
Quand d'un port braue, & follastry
Un propos vient commencer
Je me sens du tout changer
De profane en Idolatre.

S'elle marche, s'el' s'arreste
S'elle rit, s'elle ne rit point,
Toufours son amour m'enrete
Et m'encordelle, & me point;
Ou estes vous ieux, ieunesse?
Baisers, gaillardises, ris,
Friandises, & deuis?
Vous estes ô ma Deesse?

Vous fuiiez quand ie me couche
 Accompagné de soucis,
 Lors que seul dedans ma couche
 Je passe, en pleurant, les nuitz;
 Et quand rongé de tristesse,
 Je n'ay plus rien que soupirs,
 Plaintes, regrets, & desirs,
 Pour l'amour de ma maistresse.

ô se prend là
 pour avec, mot
 anciē tesmoig
 Ronsard en
 l'Ode xxxij.
 du 3. L. à Ga
 spard d'Au
 uergne. où
 il dit.
 Tous ces biens
 ie ne quiers
 point.

Et mō coura
 ge n'est point
 De telle gloire
 exceſſive:
 Manger ô mō
 compagnon
 Ou la figue
 d'Anignon,
 Ou la pruē
 gale olive.

Ha! maistresse que ie chante !
 Maistresse, dont la beauté
 Detrouffe, rauit, enchante
 Moy, mon cuer, ma liberté,
 Siſt vous estiez m'amie,
 Je vous dirois mon mal'heur,
 Et pour vous, mon petit cuer,
 En quel eſtat eſt ma vie.

Je vous dirois que la glace,
 Fait vne guerre dans moy
 Avec le feu qui la chasse;
 Je vous dirois vne eſmoy
 Qui m'a iai l'ame rauie,
 Pleintes, pleurs, soupirs, ennuis
 Regrets, maudisſons, soucis,
 Morts, larmes, & jalouſie.

O D E.

Ie vous dirois mon Alcine,
Ma Circe aux cristalins yeux,
Ma doucelette Erycine,
Ma Dryade aux blons cheueux
Mon Angelique humaine,
Ma Charite, mon soucy,
Que pour vous tousiours ie suy
En vne eternelle peine.

Pour vous mon Entelechie,
Qui pensez bien d vn baiser
Faire en mieux mouuoir ma vie
Et mes flammes appaiser,
Vous vous trompez ma mignonnes,
Vn baiser pas ne suffit
Abien souler l appetit
D vne faim qu'est si gloutonne.

Vn baiser, ma Colombelle,
Sil n'est de mille suiwy,
Ne sert de rien que d'astelle,
Pour nourrir le feu épry.
Qui me brusle la poitrine.
Camille, ou ne me baissiez,
Ou bien ainsi m'embrassez
Comme son Mars, Erycine.

Vn baiser c'est vn Nepente,
 Qui seulement vn moment
 Mes sens, & mes maux enchanter,
 Et ne dure longuement,
 Ou c'est vn Antinepente,
 Qui apres quelque plaisir,
 D'vn regret, & d'vn desir,
 Lasciuement mesponuente.

Ostez vous ma Camillette,
 M'amie, mes yeux, mon cuer,
 Ma doucelette Angelette,
 Ma cruaute, ma rigueur,
 Retirez vous ma Déesse,
 Quand vostre beaute ie veois
 Je meure le iour milles fois
 Tant sa presence m'oppreffe.

Non! ne bougez Camillette!
 Quand vostre beaute ie veois,
 Vostre beaute, ma Nymfette,
 Fait que soudain i'appercois
 Mille espoirs, & mille vies.
 Qui estrangent loin de moy
 Les pleurs, soins, regretz, Esmoy,
 Auecques les jaloufies-

O D E.

Quoy? vous fuyez ma guerriere?
Atteindre ie ne puis pas,
Vostre course trop legerée,
Ie n'ay si viste les pas,
Que vous qui les molles ondes
De deux pieds astés passiez,
Et sans offenser Cerés
Volés sur ses forestz blondes.

Le vent à l'aste azurée
Nefuit plus legerement
Ny le filz de Macarée,
Lors qu'il estoit poursuivant,
La belle Atlétte, Attalante
Vous courrez plus viste qu'eux,
Ny que cil qui les cheueux
D'Auril & de May esuente.

Ha! trop fuyarde Attalante!
Ne voyez vous pas mes pleurs
Ny moy las! qui me lamente
De vos estranges rigueurs?
Helas ma douce guerriere!
Ne voyez vous le malheur
Qui fait ores que ie meur
Au bout de vostre carriere?

Doncs vous me laissez, m'amie?
 Et sans aucune pitié
 Vous souffrez ma pauure vie
 Perir pour vostre amitié?
 A dieu donc ma douce aymée!
 A ce pitoyable adieu
 Je regarde en chasque lieu
 De ses beautez vne Idée.

Soit que le Soleil tournoye
 Deffous le palais des dieux,
 Ou soit que Ceres blondoye
 Deffus les sillons barbus,
 Je pense en sa cheuelure
 Refrisottée en maitns tours,
 Que les ieux, & les Amours
 Font iauoir de leur dorure.

Soit que le front de la Lune
 Gallope au ciel ses moreaux,
 Ou bien soit que la nuit brune
 Timbre de milles flambeaux
 Le haut de sa teste obscure,
 Je pense voyant ses feux
 Voir le Soleil de ses yeux,
 Et de son front l'ouuerture.

O D E.

Soit que de Thiton l'amie
Pour Cephalé soupirant,
De ses dois rosins varie
Tout le bel ær d'Orient,
Il me semble veoir la face,
De ceste belle beaute'
Qui me detient arrété
Dans les prisons de sa Grace.

Mais quand ie veois vne Fére
Tenir quelque proye aux dents,
Je pense en moy, ma guerriere,
Qui auvez mes premiers ans,
Dans les lacs de vostre lessé:
Et qui me faites mourir,
Pour tout ainsi vous feruir:
Comme on sert vne Déesse.

S O N N E T.

Amour logé dedans vos blondes tresses,
Fait à son arc de vos poils un cordon,
Pour mieux verser l'amoureuse poison.
Dedans mon cuer, et lascher mieux ses flesches.
Aueques luy y volent les ieunesses,

Toutes en main qui portent un brandon:
De là surprend les hommes Cupidon,
Venus de là sont toutes mes angoisses.

De là l'Amour tous ses cordages prit,
Pour equipper sa nef quand il me mit
En haute mer, où tousjours pour vous i erre
Et où ie suis pres des flots perilleux:

*Si ie ne veois l'estoile de vos yeux,
Pour m'en tirer, & me mettre sur terre.*

*Ce front de soy qui fait une apparance,
Telle que fait quand l'air n'est bruineux
Diane au soir en visitant les cieux,
Est un Albastre où loge la constance.*

*Là de l'Amour est toute la fiance,
C'est le carquoys de ses trets venimeux,
Sous luy l'on veoit deux soleils radieux:
C'est où il fait preuve de sa prudence.*

*Dessus ce front les Graces d'un pinceau
Y ont graue des beautez le plus beau,
Comme dessus une table d'Iuoyre:*

*Sur qui Amour les despouilles appent
De ma ieuunesse & de mon cuer criant
Io! Io, ayant en la victoire.*

*Cheueux qui tout premiers me mistes dans la lessé
Du ieuene Idalien, & qui estes plus beaux,
Que ceux, de celuy là qui traîne ses cheuaux
Par le ciel, & qui tourne & retourne sans cesse.*

*N'avez vous point pitié de ma pauure ieuunesse,
Qui languit regardant ses deux astres Iumeaux,
Qui sur moy d'un esclair ont versé milles maux,
Et qui font qu'en mourant ie ne vis qu'en angoisse?*

*Cheueux regardez moy ou bien me deliez,
De la captiuité où lie me tenez,
Où me laissez mourir, ainsi rendant mon ame,*

*L'on vous dira crules, d'auoir à mort donné
Vn miserable amant pour trop veoir de beaute,
De graces, & d'Amours, en vne humaine dame.*

S O N N E T S .

sous tes cheueux fri^zez, retors, blons, cresspelus
Que l'on veoit mollement sur l'espaulle descendre
Et qu'un Zephir mollet fait saintement espandre
Sous l'aste de son vent, d'où le filz de Venus,

D'où les Charites seurs, qui marchent aux seins nu^z,
D'un miserable humain peuuent le cuer surprendre,
Se monstre un ciel d'Inoire, où l'Amour peut apprendre
Son arc, & son carquois, & ses trelz venimeux.

Beau front! qui es sans pli & qui polli ressemble,
Au cristal que l'hiver en une glace assemble,
Front autel des Amours, & quand sera-ce helas?

Que tu verras sur toy pour Hostie mon ame
Offerte à ta grandeur rotir dedans ta flambe,
En finissant mes iours d'un amoureux tressass?

Vos deux yeux sont deux astres que nature
Attache au ciel de vos belles beautez,
L'un sur les cueurs piteusement dontez,
Lance un escler, qui fait une ouverture.

Iusque dans l'Ame, à celuy qui l'endure,
L'autre plus fier en regards acerez
Cruellement aux pauures tourmentez,
Monstre qu'il est de nature plus dure:

Le premier fait un credule esperer,
L'autre un amant soudain desesperer.
Auquel des deux, pour estre en assurance,
Credule amant, dois-je plusfost courir?
Si au dernier il me fera mourir:
Doncs au premier pour viure en esperance.

Amour ayant dedans mon cuer enté

Le plus cruel d'une flesche acerée,
S'en alla veoir s'il donneroit entrée,
Au fin acier d'un tret enuenimé

Dans vostre cuer : mais le pauure abusé,
Ayant sur vous une flesche laschée,
Soudain sentit sa corde estre offensée,
Son arc fendu, son tret en deux brisé.

Que feit il lors? vos cheueux il dispose
De son cordage : & son bel arc il pose
Sur voz deux yeux : puis r' amassant ses trets
Volla dedans leur beaute cristalline,
D'où le cruel iette dans ma poitrine,
Autant de morts qu'ils ont de doux attrets.

Maistresse, ou me fais viure, ou bien me fais mourir
Sans tant mourir en ioye, & tant viure en souffrance
Tu as dessus ma vie & sur ma mort puissance,
Tu me peux, s'il te plaist, faire viure ou perir.

I'aime mieux vne mort que tant long temps souffrir,
Endurer tant de maux sans auoir recompence,
Ny loyer esperer de ma perséuerance.
Maistresse fay moy donc ou bien viure ou mourir.

Mourir si doucement, mourir pour vous m'amie,
Las! ce n'est pas mourir, c'est changer ceste vie,
Seulement à vn autre. ô quelle cruautez?

Quoy? vous aimez donc mieux, maistresse que ie meure,
Avec tant de regrets : qu'en ioye viure vne heure,
Vne heure idolatrant le Dieu de voz beautez?

Camille, c'est mal fait à vne Damoiselle
Vertueuse qui est excellente en beaute,

SONNETS.

Qui porte sur le front l'honneur & chastete,
Qui est ieune, & qui est sur toutes belles belle.

De vouloir à s'ami touſſours eſtre rebelle,
Au lieu de courtoisie uſer d'anſterité,
Auoir pour cuer humain d'un rocher la dureté,
Et d'un pauvre innocent eſtre ainſi la bourrelle.

C'eſt mal fait ma Camille, & pourtant ne deuez,
Dedans ces vices là ſouiller tant de beautez,
Quel honneur aurez vous, quand l'on dira, Camille,
Eſtoit belle dehors, mais elle auoit au cuer,
vn diamant ſuperbe, une austere rigueur,
Et des filles eſtoit la plus cruelle fille.

Quand un baifer tu me rends Camillette,
Je ſens germer un Royaume de Dieux,
Qui dedans moy font confire otieux,
Vn ſaint Nectar pareil au miel d'Hymette.

Ce doux Nectar, & c'eſte liqueur moitie
C'eſt un baifer, le ius delicieux
Dont tu m'appaste, & ſous eſpoir de mieux
En ton amour doucement tu m'enrette.

Quand ie te baife alors ie prens plaisir,
Mais ce plaisir n'eſt de longue durée,
Eſtant ſuui d'un importum deſir,

Qui me tourmente, & qui m'eſt cher vendu,
Ayant pour luy & ma ieunesſe uſee
Et mon honneur follement deſpendu.

Venez à moy, ma Camille, approchez,
De cil qui rend voſſe beautez immortelles:
ça le coral de voz leures iumelles,

Mignonnes, & puis doucement me baisez.

Ha! qu'il est doux! Camille c'est assez:
Je sens glisser ne scay quoy dans mes moelles,
De froid, de chaud, qui tremouffe des astes,
Et qui me met au rang des trespasses.

Las! c'est Amour? secourez moy m'amie,
Ce larronneau me veut rauir la vie,
Et ja desia s'apreste pour partir.

Non, ne bougez: ceste mort est si douce,
Si doucement ma vie Amour destrousse
Qu'heureux ie suis si saintement mourir.

Quand le coral iumeau de voz leures serrez
Imitant au baiser la chaste tourterelle,
Faisant ainsi que fait la douce columbelle,
Chaste quand vn baiser innocent me donnez.

Et sans fraude mon cuer saintement reschauffez:
Je sens vn nouveau mal qui tousiours m'amonselle
Vn monde de regrets: & dans moy renouelle,
Apres vn doux plaisir milles calamitez.

D'où vient cela mon cuer? qu'en dites vous m'amie?
Ce sont les pauures loix de ceste humaine vie,
Que rien ne soit ça bas durable ny constant.

Apres vostre baiser, vn desir me caresse:
Apres quelque plaisir vne douleur m'opresse,
Ainsi tousiours le mal, le bien s'en va suivant.

Si l'oiseau Paphien n'exerçoit son empire
Sur moy son nouveau serf, & si sa cruauté,
Me permettoit r'auoir encor' ma liberté,
Morisot tu serois le subiet de ma Lyre,

S O N N E T S .

Et rien que Morisot ie ne luy ferois dire.
Mais quoy? puis que ie suis vn esclave enreté
Dans les filets orins d'une humaine beauté,
Comme esclave ore il faut que l'amour ie souffre.

Souffrir bien l'Amour, n'estre point otieux,
Chanter bien vne dame, & reuerer ses yeux,
N'est-ce pas noblement employer fa ieunesse?

A dieu donques Morisot: il faut long temps souffrir;
Et long temps endurer, auant que bien mourir:
Mais veut on mieux mourir que pour vne Deesse?

Sortez souffris, sortez hors de mon ame:
Pleurs laissez moy, espoirs ne me iettez
Plus vainement dans la mer des beautez
(Belles, mais, las cruelles!) de madame.

Je ne veux point que mon cuer se renflamme
Pour vne fille: & que ses cruaitez,
Tiennent encor serues mes libertez:
Cil qui se rend seruiteur d'une femme,

N'est pas vn homme, & point ie ne voudroy
vn maistre auoir qui fut moindre que moy:
Hors donques souffris, pleurs, espoirs de mon ame.

Non! reuenez, las se m'est vn grand heur,
De vous auoir estant le seruiteur
D'une Deesse & non pas d'une femme.

Mon petit cuer, ma mignonnes, ma vie,
C'est à ce coup qu'il vous faut me baisser:
Vous ne bougez que fert de tant penser:
L'heure à ce coup à baisser vous conuie.

Baissez moy donq', c'est le dernier, mamie:

Que gaignez vous si tost me delaiffer?

A vn adieu! a vn dernier baiser!

Vous monstrez vous tellement ennemie?

Est-ce baiser, (dites mon petit cuer:)

Dire vn adieu, & sous quelque douceur?

Cacher le fiel de vostre hypocritise?

Non ce n'est point n'vn adieu, n'vn baiser:

Mais c'est plustost celuy la mespriser,

Qui sa ieuunesse a voz pieds sacrifie.

Amour ayant volé sur la Latine armée
Il regarda Camille & son bras foudroyeur,
Elle portoit au front & l'audace & l'horreur,
Ainsi qu'une Marphise, & que Penthasilée.

Il se changea soudain es armes de Clorée,
Et meit en embuscade vn Aronte vainqueur,
Qui traistre d'une lance osa chercher son cuer,
Rendant de son beau sang la campagne pourpree:

Puis se tourna prenant des myrtes Paphiens
Et croioit par le camp, lo? soldats Troyens
Lo? voicy amis le pris de la victoire.

Quand Opis l'entendit, qui dit : Amour vainqueur
De tombat tre un mortel tu n'aquiers point de gloiere
Et ce t'est d'estre traistre un tres grand deshonneur

L'Amour, mon Morisot, qui est sans la raison
N'est pas Amour, mais c'est une rage forcee,
Qui nous-mesmes nous este hors de nostre pensee
Et qui nous fait errer sans guide a l'abandon:

L'Amour qui dedans vous allume son brandon,
N'est pas telle, elle est autre & digne d'estre aimée:

SONNETS.

*La Lotte que seruez, & qu'avez tant chantee
Ne vous scauroit charmer du gouft de sa poison.*

*Le Grec qui en gouft a n'auoit lors pour sa guide,
Ny pour son compagnon le sage Syphide
Voila pourquoy il fut pauure sot arrete.*

*Vous ne serez pas tel, car l'inegale bande
Des Muses, qui sur vous celestement commande,
Comme Vlix vous mettra touſtours en liberte.*

O D E. 3.

DEsia du viellard grison
La toison
Le chef des bois defarine,
Et le paresseux glaçon
La fefond
En vne onde crystalline,

Ia de milles fleurs les prez
Diaprez
Monſtrent l'email des fleurettes,
Et ia vollenç par les champs
Hybleans
Les menageres auettes,

Ie veois Venus, & trois feurs
Foule fleurs,
Danſer ſur les hautes croppes,

D'Idale lors que Vulcan
Fait ardan
Battre la foudre aux Cyclopes.

I'oy l'oiseau Cecropien
Du filz sien
Deplorer la destinee,
Et d'yne piteuse vois
Par les bois
Se lamentter de Terée.

I'oy chanter le pellerin
Au chemin:
I'oy la vois repercuſiue
Ses odes dans vn rocher
Remacher
D'yne parole plaintiue.

De folastres agneletz
Camusets
Ia se groulent les montaignes,
Et d'vn prin-temps renaiſſant
Verdoyant
Raieuniffent les campagnes

La terre, le ciel, & l'ær,
Et la mer,

O D E.

Semblent rentrer en ieunesse,
Au retour de beau prin-temps,
Jeune d'ans
Et veuf de toute tristesse.

Seullement i esuis celuy
Qu'vn ennuy
Qui loge oysif en mon ame,
Fait tousiours estre amoureux
Mal'heureux
Et serf d'vn efiere dame

Le prin-temps pour moyne n'ait,
Ny nefait
Pour moy raeunir la terre,
Ny pour moy l'oyseau ie n'oys
Dire es bois
Du Tracien la colere.

Les fleurs ne me rient plus,
Ny Venus,
Promenant ses carolles
Au pres de quelque saint mont
Dont le front,
Va voisinant l'vn des poles.

Le suis tout tel que i'estoys
Autresfois,

Ie dis des que ma Déesse,
 Es filés de sa beauté
 Enreté
 Detient ma pauvre ieuneesse.

L'Hieu, le Prin-temps, l'Esté
 N'ont esté
 Suffisans pour faire faire
 Quelque tréue, ou changement,
 Au torment,
 Qui tousiours me fait la guerre.

Seullement ie veois deux yeux
 Radieux
 Qui ont dessus moy puissance,
 Et pour eux tousiours ie suis
 Plein d'Ennuis,
 Detormens, & de souffrance.

Aussi qui veut estre au ciel
 Immortel
 Luy faut prendre milles peines,
 Et faut longtemps endurer
 Et suér
 Sous les affaires humaines.

La patience les pleurs,
 Les douleurs,

Ce sont les vraies escheles
 Par où cest que peut l'humain
 Pur, & sain,
 Monter es saintes estoiles.

Patience, pleurs, douleurs,
 Et malheurs,
 Long-temps a que ie demande,
 Loing de moy vous dechasser,
 Et laisser
 A quelqu'autre vostre bande
 Vous avez mes ieunes ans,
 Mon prin-temps,
 Reduits sous vostre puissance,
 Et pour loyer de mes maux
 Et trauaux,
 I'en ay froide recompense.

Ie ne vois point que les cieux
 Curieux
 Soient des humaines miseres,
 Et ie crois qu'aux dieux d'en haut
 Ne leur chaut
 Du discours de nos prieres.
 Ilz sont certes tous oyfiz
 Nous chetifz

Ce pendant sous milles peines
 Ceste vie nous trainons,
 Et fuiions
 Touſtours les choses humaines.

S O N N E T.

Aronte auoit vn rocher dans le cuer,
 Ce neſtoit pas vne humaine personne,
 Il auoit beu le let d'une lionne,
 D'une Tigresse, & d'un Ours la rigueur,
 Quand tout armé de courroux & fureur,
 Traſtre tua ma nouuelle Amaſone,
 Qui ſe monſtroit eſtre vne autre Bellonne,
 Vers le Troyen qui blemiſſoit de peur.

Elle mourut d'une ſi chaste dame,
 Tout droit tout droit au ciel ſ'enuola l'ame,
 Laſſant ſe rond Venf de ſi grand beauté:
 Le ciel ſe fend pour veoir ceste Déesſe,
 Chacun des dieux murmuroit vn, qui eſt ce!
 Quand elle ſ'asſit en ſon ſiege appreſté.

Ie ne pouuois croire que tell beauté,
 Fuisse ſuiette à la Parque cruelle,
 Touſtours diſois qu'elle eſtoit immortelle,
 Et que c'eſtoit quelque diuinité,
 Orestes ſur le ciel eſtoilé
 Douce Camille, & iadis peu rebelle:
 Où eſt di moy ceste beauté ſi belle,

SONNETS.

où sont tes ris, tes yeux, ta maiesté?

Elle est perdue! ha pauure destinée!

Faut il qu'ainsi toute chose ordonnée

Par toy ça bas perisse vrayement?

Adieu beautez: vous n'êtes plus prises,

De vous ce n'est rien sinon que fumees

Que le vent porte en l'ær, legérement

Il est vray que les corps & les ames se changent
En autres nouveaux corps, il est vray, ie le croy:

Soit que se soit de Dieu, où du destin la loy,

Je ne scay, mais ie scay, que les astres commandent

Dessus telz changemens. & sur nostre naissance,
Camille qui estoit astre du ciel vouté

De ma Nymphe luysoit à la Natiuite,

Espanchant sur son chef toute son influence,

Depuis il ne luit plus: car sa sainte beauté
s'est toute voulu mettre en ce corps uouueau né.

Ainsy vous retenez, ma (Camille nouvelle)

La nature, & le nom d'une qui point n'auoit
En beauté sa pareille: aussi l'on ne scauroit,
Trouuer vne qui fut comme vous estes belle

Je chantois mon desastre: & ie roulois ses larmes
De mes deux yeux, alors que l'Alcide françois
Boulueroit à bas les murs des Rocheloys:

Et lors qu'il animoit ses soldatz aux alarmes,

s'achetant vn beau nom par le fait de ses armes,

Mais comme on veoit souuent le Rossignol es bois

Se cachant tout craintif, tronquer sa belle vois,

Quand il oit le tonnerre & veoit en l'air ses flammes.

Ainsi ie pers la vois, quand ie veois mutiner:

Le serf contre son maistre : & le canon tonner

Dessus le front mutin des citez qu'il atterre

Allez pauures d'honneur, Myrtes & vous Lauriers!

Devant vous marchera la palme des guerriers:

Si Venus de son Mars n'apaise la colere.

Je n'iray plus sur le mont d'Idalie

Imaginer, Venus, tes deitez

Ny les autelz qui te sont consacrez

Je n'orneray de l'Auril de ma vie.

Aflez & trop m'a ieunesse asseruie

Dessous le iouc de trop fieres beautez

& endure le dure cruautez

Des durs refuz d'une dure ennemie.

Il est bien temps de receueoir du bien,

De mon labour ou bien n'espérer rien

Du temps perdu en l'amoureux seruice.

En espoir doncs ie desire bien mieux,

Offrir mon cuer à quelq' autre des dieux,

Qu'en desespoir t'en faire un sacrifice.

Pour follement employer ma ieunesse

Pour trop aymer une exquise beaute,

Pour la seruir, louer sa chastete,

Pour de mortelle en faire une Déesse.

Diuines seurs hostesses de permesse

I'ay mal heureux vos escoles quitté,

Suyuant en vain d'amour la deité

S O N N E T S.

Qui comme un serf me tient dedans sa lessé.

Un dur regret pour ce trop grand peché,

Touſſours, touſſours, j'ay au cœur attaché,

La honte au front, avec la repentance,

Dont le remord me fait venir iſſy,

Pour vous crier une honteufē mercy,

Mus es tout préſt d'endurer penitence.

F I N.

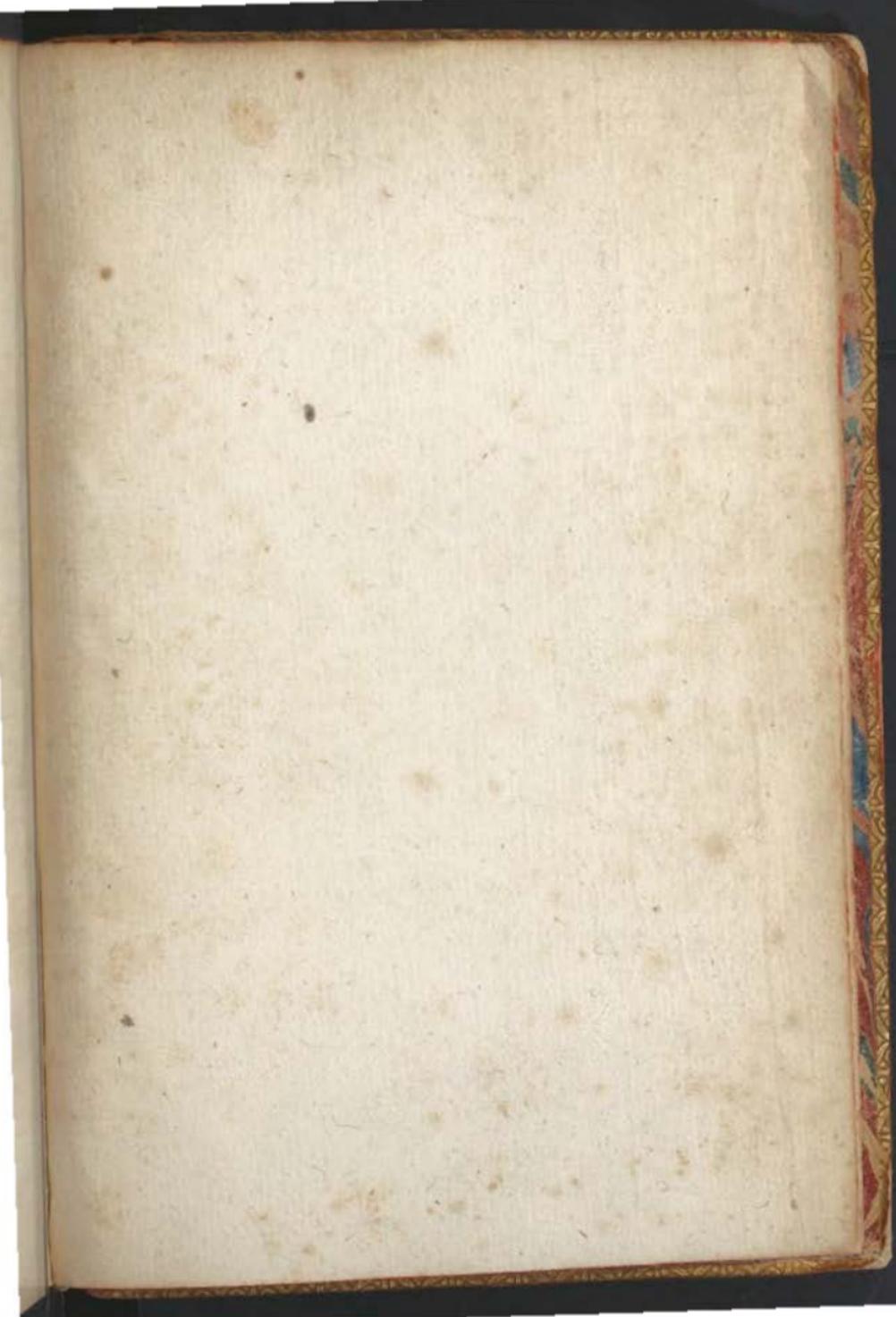
Extrait du priuilege.

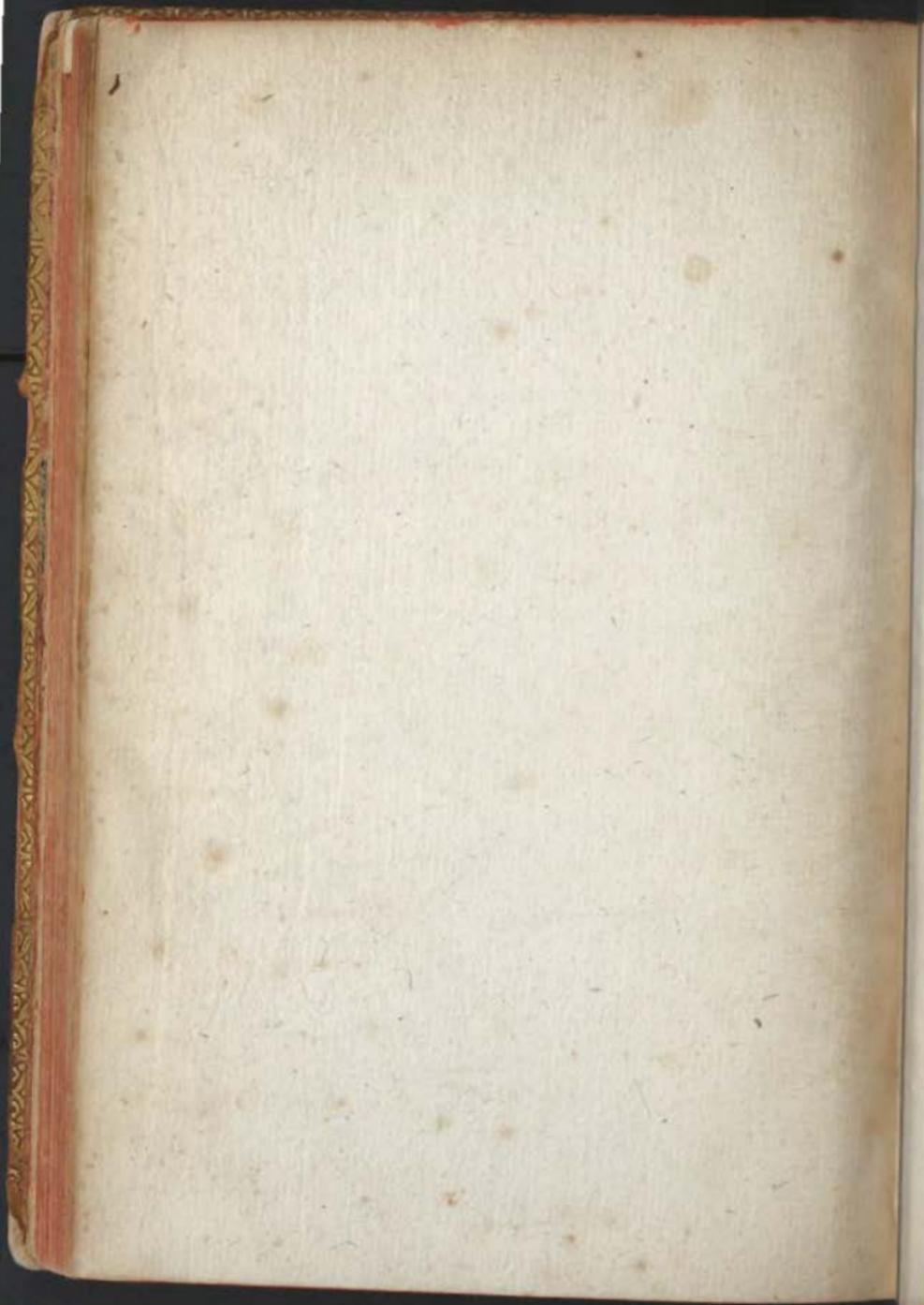
I L est permis à Iean Ruelle, marchand libraire en l'Uniuersité de Paris, imprimer ou faire imprimer vendre & distribuer vn liure intitulé la Camille de Pierre Boton Masconnois. Et deffences à tous autres Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, n'exposer en vente ledit liure, iusques à six ans finiz & accomplis, sans le consentement & adueu dudit Ruelle, sur peine de confiscation desdits liures, & d'amende arbitraire. Donné à Paris le vingtiesme iour de Iuin, 1573.

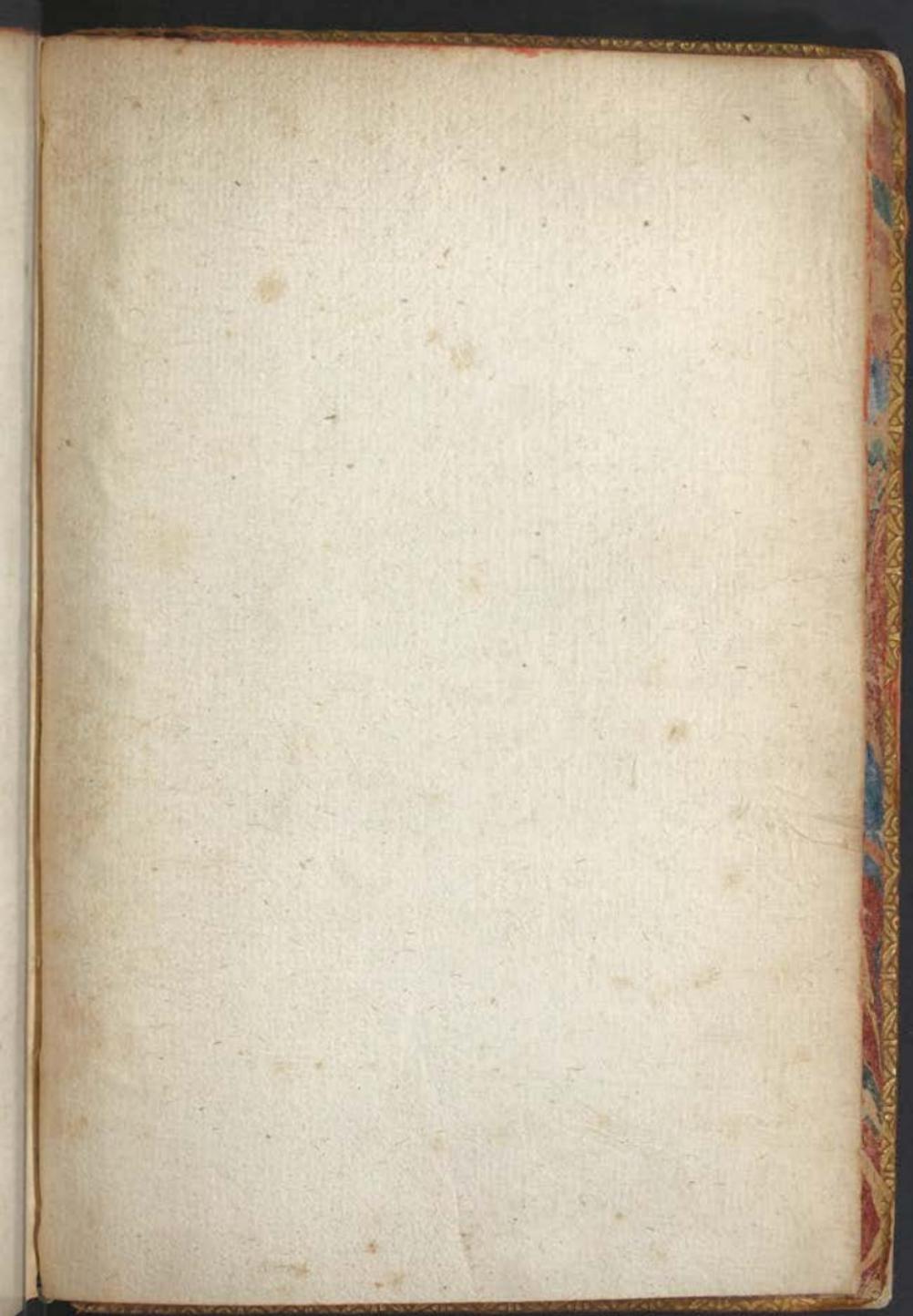
Par le Conseil.

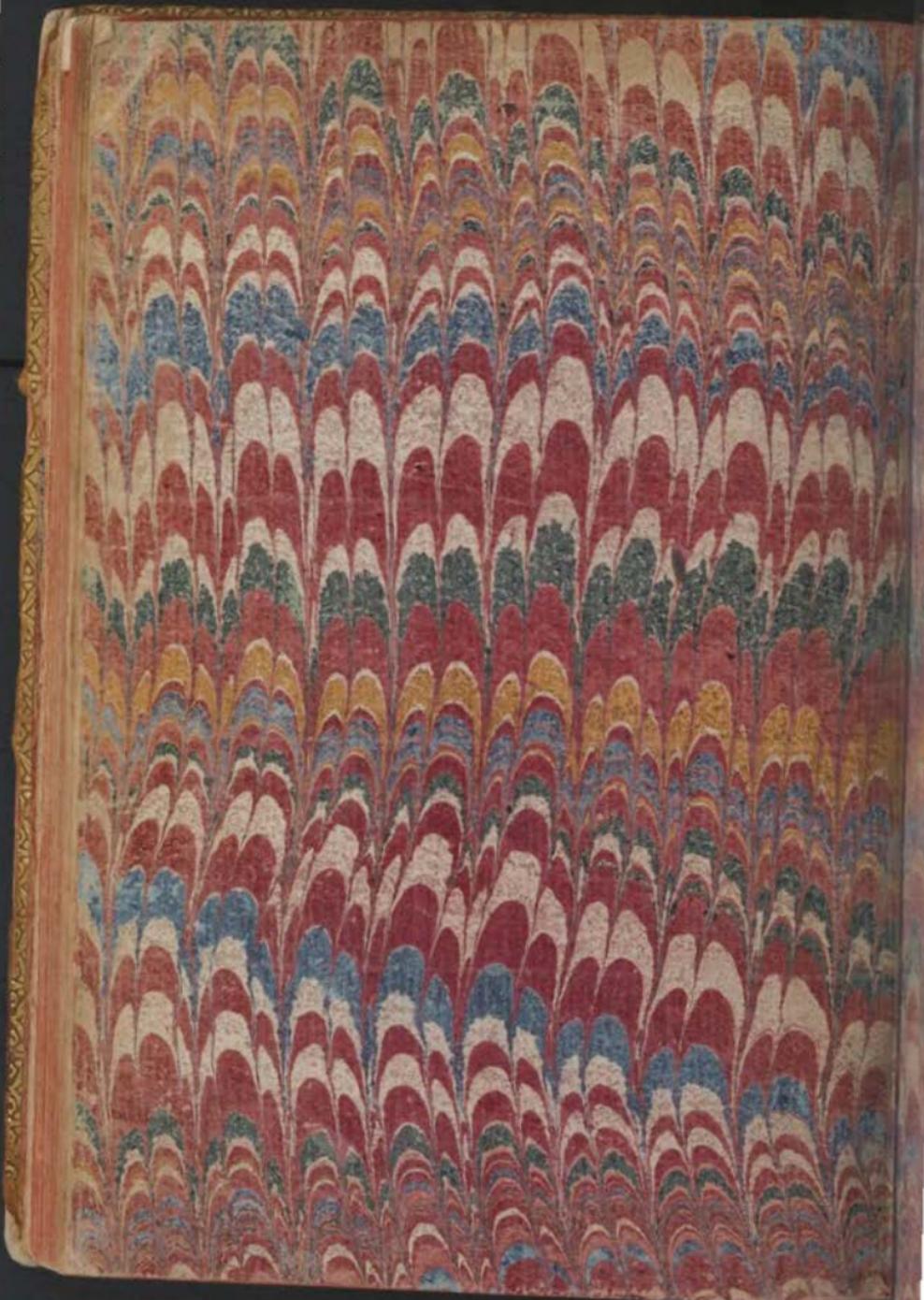
Signé, LE CONTE.

De la Cunig.













ENTAR

le 12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1

12.1





